John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

TESTAMENT

POLITIQUE

DE

L'ANGLETERRE.

TESTAMENT

POLITIQUE

DE

L'ANGLETERRE.

M. DCC. LXXX.

TESTAMENT
POLITIQUE
DE L'ANGLETERRE (*).

Cogitavi dies antiquos, & annos æternos in mente habui. Pſeaume.

C'EN eſt donc fait ; mon heure derniere s'approche, & ma puiſſance qui dominoit ſur les mers, qui s'étendoit d'un pole à l'autre, qui menaçoit d'engloutir toutes les autres, cette puiſſance s'écroule & diſparoît, ma fiere rivale triomphe, les autres attendent le moment déciſif pour paroître ſur la ſcene, pour jouir & profiter de mon abatte-

(*) Cette piece originale a été trouvée dans les papiers du feu lord Littleton. On ſe hâte de la donner au public.

ment. Ennemis de ma gloire, vous ſerez ſatisfaits... En quel état je ſuis réduite ! O Pitt, lorſque tu pris les rênes du gouvernement, lorſque ton heureuſe audace, en multipliant mes ennemis, multiplia mes triomphes, lorſque tu remis dans mes mains le ſuperbe trident, aurois-tu donc prévu qu'il me ſeroit ſi promptement arraché ? Oui, malgré les brillans tours de force avec leſquels dans mes joûtes parlementaires le véridique lord Sandwich (1) eſcamote d'une parole des vaiſſeaux ennemis, & en crée dans mes ports, malgré les brillantes caravanes de pacificateurs & les déclamations éloquentes du politique *Gibbon*, ce trident m'échappe. J'ai vu fuir mes flottes à la vue même de mes côtes. Ce n'eſt pas que mon amiral Hardy ne ſoit brave ; mais j'ai le pouls foible : mon médecin *Tant mieux*,

---

(1) On doit ſe rappeller les promeſſes que fit, il y a deux ans, le lord de l'amirauté, d'avoir toujours un nombre égal de vaiſſeaux à oppoſer à la maiſon de Bourbon.

le bon lord North, tout en pillant les effets de ma ſucceſſion, me (2) conſole & ranime mon courage expirant ; mais les cordiaux qu'il me donne ſont autant de poiſons, mon état convulſif m'annonce que je ſuis près du tombeau ; & quoique je me ſois prudemment débarraſſée de ces miniſtres incommodes qui jadis excommunioient les cadavres inteſtats, je ne veux pas trépaſſer ſans avoir fait connoître à l'univers mes volontés dernieres, ſans avoir humblement confeſſé les fautes répandues dans tout le cours de ma vie.

Au milieu de la conſternation qui regne dans mon enceinte, j'entends de tous côtés les Anglois vanter l'antiquité de leur origine ; la pureté du ſang qui coule dans leurs veines, & les proueſſes & les vertus qui les ont diſ-

(2) Boëce n'a jamais écrit plus éloquemment ſur les conſolations dans les adverſités, que le lord North. On fait les reproches que lui fit le colonel Barré de s'être ſeul enrichi au milieu des pertes de l'Angleterre.

tingués dans tous les temps. Je les entends ſe collauder ſur leur patriotiſme prétendu, ſur la beauté de leur conſtitution, ſur l'équité qui préſide à leurs loix, enfin ſur la grandeur de leur puiſſance. Bercée pendant un long intervalle de ces brillantes rêveries, je les abjure aujourd'hui, & n'empruntant que le flambeau de la vérité, je veux apprécier enfin à leur juſte valeur & ces chimeres & mes fautes.

Je remonte d'abord à mon origine : là je vois que ma naiſſance eſt fort équivoque ; elle a donné la torture à beaucoup d'écrivains qui n'ont ſervi par leurs (3) profondes recherches qu'à embrouiller la queſtion. Dieu leur pardonne, il y a un peu de charlataniſme dans la généalogie qu'ils m'ont complaiſamment fabriquée. Comme les nouveaux parvenus, j'ai cherché à couvrir du voile de l'antiquité la date moderne de mon exiſtence.

---

(3) Voyez l'*Hiſtoire de l'origine de l'Angleterre*, par le fameux Milton.

A quelque époque qu'elle remonte, mon origine ne fut pas brillante. Des ſauvages errans dans mes épaiſſes forêts, ſubjugués ſucceſſivement par tous les aventuriers qui ſe préſenterent, voilà la noble tige de ces fiers Bretons qui inſultent aujourd'hui à tout l'univers. Le deſtructeur de la république romaine me fit quelque temps porter ſes fers : c'étoit un brave homme, mais un peu romaneſque ; il avoit une ſinguliere manie, celle d'exagérer ſes calculs. D'un trait de plume, il peupla cette île déſerte, il transforma les miſérables pâtres, à la chaſſe deſquels il alloit, en bataillons nombreux. Ses imbécilles contemporains ont cru ce roman, parce qu'ils étoient trop loin de moi ; & la bonne poſtérité y croit encore, parce qu'elle eſt loin de lui : & voilà comme ſe perpétue le menſonge. Ses ſucceſſeurs s'amuſerent quelquefois à venir de 400 lieues chaſſer dans mes forêts quand ils n'avoient rien de mieux à faire, & ils s'en retour-

noient chargés du nom bien mérité, bien ronflant, de *Britannicus*. Les badauds de Rome, qui les voyoient monter en triomphe au Capitole, pour avoir bâti quelques toiſes d'un (4) mur inutile, ou brûlé quelques cabanes pardelà la grande mer, s'imaginerent que je poſſédois d'immenſes tréſors. Gaulois, Grecs, Lombards, & toute la lie de la nation Romaine, débarquerent ſur mes côtes ; & mes ſauvages copiant leurs mœurs, leur luxe, leurs tons, tomberent d'un cran en échangeant leur ſimplicité contre leur molleſſe. Rome doroit les fers qu'elle me faiſoit porter, je parvins à les aimer : mais cette maîtreſſe de l'univers, affaiſſée, comme je le ſuis aujourd'hui, par ſon propre poids, penchoit vers ſon déclin ; des enfans rebelles, des eſſaims d'étrangers la déchiroient de toutes parts ; elle rappella ſes troupes pour défendre ſon centre.

---

(4) Alluſion à l'expédition d'Oſorius en l'an 50 & à la muraille des Pictes.

Réduite à la même ſituation, j'agis autrement, parce qu'en politique il ne faut pas toujours jouer la même pantomime. J'envoie mes troupes mourir de faim à 1500 lieues de moi, pour mieux me défendre ici. Richmond me fronde ; mais mon prévoyant miniſtre lord North prétend que ces évacuations me ſont néceſſaires.

J'avois alors prodigieuſement de goût pour l'eſclavage. Je pleurai les Romains, je leur écrivis même, dit-on, une fort belle lettre (5) pour les rappeller : j'étois pourtant bien ignorante pour faire des phraſes précieuſes & remplies d'antitheſes. Déſeſpérée d'avoir ma liberté, j'implorai le ſecours des Saxons. Pour me délivrer de ce fardeau, je m'offris à leur joug ; ils vinrent, ce fut mon ſecond eſclavage, & la ſeconde nation étrangere entée ſur ma véritable tige. La corruption

(5) Cette lettre étoit adreſſée à Ætius, trois fois conſul, & commençoit par ces mots : *Sanglots des Bretons.*

qui régnoit dans mon ſein, les gagna bientôt; ils en furent punis. Le nord étoit à cette époque affligé de la maladie des émigrations; une nuée de Danois affamés ſe jeta ſur mes rivages, & renverſant leſtement l'heptarchie Saxonne qui n'étoit au fond qu'une véritable anarchie, ils enchaînerent Bretons, Pictes, Saxons, & les reſtes de ces invincibles Romains. On ne livra que quarante combats pour ſavoir ſi mes fers ſeroient changés; ſi j'obéirois au barbare du Rhin, ou au barbare de la Baltique. Alfred décida la queſtion en faveur du premier: c'étoit un grand homme, car il traduiſit lui-même la Bible en ſaxon, & pinçoit de la harpe. A ſa mort, tout retomba dans la barbarie. Eſclave ſous Canut le Grand, enſanglantée ſous Edmond Côte-de-fer, ſuperſtitieuſe ſous Edouard le confeſſeur, pour mettre le comble à mes maux, je devins la proie d'un bâtard Saxo-Franco-Normand. Guillaume ſe fondant ſur un legs dont il prouva l'au-

thenticité avec 60000 ſabres, me donna de nouvelles loix, & mes fers furent changés pour la quatrieme fois. Ce Guillaume aimoit beaucoup ſes ſujets ; pour leur épargner des veilles & des fatigues, il leur ôta leurs armes, & les faiſoit coucher à l'entrée de la nuit (6). Les terres des Bretons paſſérent alors au pouvoir des Normands, qui en leur qualité de conquérans devinrent les premiers ſeigneurs de la nation. C'eſt ainſi que mon berceau fut chargé de chaînes. Ainſi le ſauvage enluminé de la Bretagne, le Romain, le traître Ecoſſois, le pirate du nord, le flibuſtier Danois, & le ruſé Franco-Normand compoſent la tige d'où ſortent aujourd'hui mes (7) *true born English men*, qui ſe pavanent, & ſe regardent comme

---

(6) Alluſion à la loi du couvre-feu, qui obligeoit les Bretons d'éteindre feux & lumieres à huit heures du ſoir.

(7) Cette expreſſion angloiſe ne peut pas ſe traduire mot pour mot, elle veut dire un homme vraiment né Anglois. Les Anglois s'en ſervent beaucoup pour ſe diſtinguer des Ecoſſois, Irlandois, &c.

le premier peuple du monde. Je ne parle pas des autres branches hétérogenes qu'amena la ſuite des temps. On ne ſe crée pas ſon pere.

Mais en bonne conſcience, les ſénateurs rois de la chambre haute, & les nobles *eſquires*, & les aldermans doivent-ils parler d'origine quand elle eſt ſi impure, de nobleſſe quand on doit ſa naiſſance à cinq ou ſix coquins d'aventuriers ?

Cette manie des généalogies anciennes n'eſt que ridicule. Les atrocités qui ont ſignalé tout le cours de ma vie abſorbent tous mes regrets. Depuis le regne deſpotique du Normand, juſqu'à la guerre inſenſée de l'Amérique, je ne vois que carnages, que folies, qu'abſurdités, qu'horreurs entaſſées à l'envi par les rois, le peuple, les ſeigneurs, & par tous les partis. Le détail en ſera rapide ; car ce n'eſt qu'avec peine que j'arrête mes regards ſur ce triſte ſpectacle.

Le premier abus qui ſe préſente à

moi, eſt ce ſervage féodal qui anéantit ſi long-temps les arts & l'induſtrie. Tandis que les rois pilloient en gros leurs peuples, les baronnets dans leurs guérites fortifiées qu'ils appelloient châteaux, voloient en détail leurs ſerfs. Ces bipedes à figure humaine partageoient dans les champs auxquels ils étoient attachés, l'heureux ſort des bêtes de ſomme. Un certain Henri, celui-là même qui fut honorablement feſſé pour un meurtre qu'il n'avoit point commis, (8) leur donna la liberté. C'étoit un fou, ſi l'on en croit un ſage (9) François. Cet homme aſſurément aimoit fort les cachots.

Fatigués de la tranquillité qu'ils goûtoient, & ne cherchant qu'à diverſifier les moyens de verſer du ſang, mes Bretons avec les autres Européens eurent dans le onzieme ſiecle une ſinguliere

---

(8) Le meurtre de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry.

(9) Boulainvilliers qui a écrit ſur les loix féodales.

frénéſie religieuſe. S'imaginant expier leurs crimes en maſſacrant beaucoup d'Aſiatiques, ils allerent en foule ſe faire enterrer dans l'Aſie. Richard Cœur-de-lion, le premier des paladins du temps, qui courut à leur tête s'eſcrimer avec les Sarraſins, rapporta de cette expédition bien combinée, de la gloire & de la miſere, des indulgences & les deux affreuſes maladies qui rongent depuis ce temps l'eſpece Européenne.

Il faut cependant convenir que cette folie ne me coûta pas tant qu'aux autres nations, car je n'eus qu'un accès.

Je n'en étois pas à la vérité plus tranquille ; mes barons aimoient mieux guerroyer dans leurs garennes déſertes, que courir la Paleſtine. Ils lutterent pendant pluſieurs ſiecles contre l'autorité royale, qui luttoit pour les écraſer. Ils détrônerent ſucceſſivement Jean II, & Edouard II, le tout pour le bien public, qui n'étoit enſuite que le leur ; & ſurent extorquer la grande

chartre, ce monument précieux de la liberté, où il n'eſt point queſtion de liberté; cette grande chartre qui dormit pendant pluſieurs ſiecles, pour être citée, interprétée, torturée par les penſeurs modernes.

La guerre des nobles fut interrompue par un intermede non moins tragique, la guerre des payſans. Un eſprit de vertige les avoit ſaiſis. S'imaginant que les lords avoient dominé aſſez longtemps, & que c'étoit à leur tour de jouir, ils prennent les armes, brûlent les châteaux, égorgent, ſont égorgés, & tout rentre dans le calme. Ce fut, depuis Guillaume, la troiſieme folie ſanguinaire: elles ſe ſuccéderent enſuite avec encore plus de rapidité.

Je ne parle pas ici de la guerre des favoris; de cet Edouard aſſaſſiné par ſa femme, détrôné par ſon peuple, pour avoir eu des mignons; de ſon fils, qui fait mourir lentement la nouvelle Clitemneſtre & pendre l'Egiſte Mortimer. Je paſſe à une nouvelle ſcene, la

guerre pour la ſucceſſion à la couronne de France.

Des ruiſſeaux de ſang coulent, & c'eſt pour expliquer un article de la loi ſalique. Je ne ſais pas ſi cette loi exiſtoit, ſi elle condamnoit Edouard oui non ; mais aujourd'hui, que je ne ſuis pas aveuglée par le preſtige des victoires ; aujourd'hui, que je regarde comme autant d'actes de démence, toutes les conquêtes lointaines ou continentales, je ne puis que verſer des larmes ſur ces débordemens multipliés des Anglois dans la France, ſur les lauriers qu'ils cueillirent à Crecy & à Azincourt, ſur les atrocités qui déshonorerent cette guerre, ſur l'infame condamnation de cette héroïne qui ſauva ſa patrie, enfin ſur la perte rapide de toutes ces conquêtes qui avoient coûté tant de ſang & de tréſors aux Anglois, dont il ne nous reſte plus qu'un titre ſtérile, pantomime ridicule (10) qui

(10) Le roi d'Angleterre conſerve toujours le titre de roi de France, & n'appelle en conſéquence celui-ci que le roi François.

couronna des pantomimes barbares. Lorſque le peuple étoit las des révoltes intérieures, on le menoit à la boucherie pardelà la mer. La guerre contre la France étoit le hochet favori avec lequel on l'amuſoit. Quelques têtes, quelques cuiſſes coupées aux citadins de Paris, le conſoloient de la mort d'un pere, d'un fils & d'impots énormes. Mes chers Anglois, on ne vous reprochera pas aujourd'hui d'inconſtance dans vos goûts.

Une diſpute de généalogie avoit mis la France à deux doigts de ſa perte, une autre diſpute de généalogie arma pendant deux ſiecles & demi la moitié de ce royaume contre l'autre moitié. Un Richard II, fils imbécille d'un pere très-brave & très-intelligent, déplut aux barons qu'il vexoit. Il s'agiſſoit de le détrôner, on fouilla dans ſes titres, un duc de Lancaſtre prouva les armes à la main qu'ils étoient défectueux, & gagna ſa cauſe en empoiſonnant & en faiſant aſſaſſiner ſon rival. De là les

querelles de la roſe blanche & de la roſe rouge. Ce duc eut à ſon tour un petit-fils (11) imbécille, dont un uſurpateur adroit attaqua la généalogie. On livra 20 batailles, on tua 2 ou 300000 hommes pour ſavoir qui régneroit ſur le peuple penſeur & libre, d'un vieux imbécille ou d'un jeune fou. La maiſon d'Yorck triomphe, le peuple ne fait que changer de tyran, la ſcene des atrocités continue ; un oncle (12) égorge ſes deux neveux & commet une foule d'aſſaſſinats pour s'emparer d'un trône que le dernier rejeton des Lancaſtres (13) lui enleve auſſitôt. Cette cinquieme folie, qui ne fut pas moins ſanglante que les précédentes, ſe termina au regne du ſage Henri VII ; car je ne parle pas des troubles & maſſacres qu'excitérent les impoſteurs qui

---

(11) Henri VI, l'époux de la célebre Marguerite d'Anjou, la rivale & enſuite l'amie du fameux général Warwick.

(12) Ce monſtre s'appelloit le duc de Gloceſter.

(13) Le duc de Richmond, depuis Henri VII.

furent jetés ſur la ſcene pour lui donner de l'embarras.

Sa durée fut quelquefois interrompue par une guerre étrangere. L'Ecoſſe ſe faiſoit redouter de mes ſouverains : un Edouard profitant d'une diviſion heureuſe entre deux (14) compétiteurs, s'empare de l'Ecoſſe ſous le nom de l'un d'eux. Cette contrée priſe, repriſe, ravagée par les rois qui en eurent le loiſir, & toujours libre, lutta pendant deux ſiecles & fut enfin ſoumiſe, ce qui occaſiona un débordement d'Ecoſſois dans ma capitale. Au lieu de ſe faire battre par les Anglois, ils ſont parvenus à ſe faire nourrir gratuitement par eux, & même à les dominer. *O tempora ! ô mores !* Le deſcendant (15) d'un captif Ecoſſois gouverne aujourd'hui ſes vainqueurs.

Je reſpirois à peine des horreurs des guerres civiles, lorſqu'une nouvelle

---

(14) Entre Baillol & Bruce.
(15) Le lord B...e.

frénéſie d'autant plus terrible que le prétexte en paroiſſoit reſpectable, vint rallumer des bûchers, & dreſſer des gibets. On devine aiſément que je veux parler des diſputes de religion, & des perſécutions qu'eſſuya tour à tour chaque parti. Pendant neuf à dix ſiecles, j'avois croupi dans la ſuperſtition & dans l'ignorance, maladie de tous les pays alors ; mais rarement cette ſuperſtition enſanglanta ſes autodafés. On avoit bien vu brûler dans le neuvieme ſiecle quelques martyrs du *Vicleſiſme*, comme l'opiniâtre baron de Cobham ; on avoit bien vu (16) une ſœur d'un roi condamnée à faire amende honorable pour un prétendu ſortilege ridicule dont on l'accuſoit. Mais ces tragédies de ſuperſtition étoient rares. Henri VIII les mit à la mode, & devint perſécuteur par ſyſtême. Ce tyran cruel par tempérament, abjura une religion qu'il avoit défendue par ſes écrits,

---

(16) La ducheſſe de Gloceſter.

immola des (17) maîtreſſes qu'il aimoit ; des miniſtres qu'il eſtimoit, avilit le parlement qui l'avoit trop bien ſervi. J'eus la foibleſſe d'adopter le nouveau plan de réforme qu'avoient dicté les paſſions violentes de ce deſpote ; je reconnus la ſuprématie, j'encenſai ſes vices, & j'applaudis aux ſupplices cruels qu'il infligea aux hommes intrépides qui le contrarioient.

Ces perſécutions ne ſe ralentirent point ſous le regne de Marie, il n'y eut rien de changé que dans le nom des martyrs. Je redevins catholique. Les proteſtans qui précipitoient dans les flammes les catholiques ſous Henri VIII, y furent précipités à leur tour. Mon parlement, qui avoit condamné les catholiques d'abord, condamna enſuite les proteſtans, puis changea encore une fois de ſyſtême ſous Eliſabeth qui ſe ſervit contre les partiſans de Marie, de l'argument du fagot, commun à tous les partis.

(17) Anne de Boulen, More, &c.

A ce nom d'Eliſabeth, je ſens mon orgueil renaître. Ma gloire commençoit à poindre ; Drake, Cavendish faiſoient reſpecter mon pavillon, mon commerce embraſſoit les deux mondes. Raleigh, l'infortuné Raleigh étendoit ma domination, mon bras ſoutenoit avec ſuccès la cauſe de ces malheureuſes victimes que pourſuivoit la haine implacable du duc d'Albe ; je ne voulois pas qu'on les brûlât pour leur façon de penſer, quoique je brûlaſſe ſans pitié les catholiques. Je vis briſer ſur mes côtes cette flotte invincible qui devoit domter mon orgueil. Regne à jamais glorieux, ſi le ſang injuſtement verſé de Marie Stuart, ſi le ſang du comte d'Eſſex, ſi le ſang de tant d'autres victimes qu'Eliſabeth ſacrifia à ſon fanatiſme pour la nouvelle religion, ne l'eût pas terni.

J'approche du ſiecle qu'éclaira la philoſophie, & je friſſonne ; mon horreur redouble à la vue des atrocités révoltantes que la juſtice marqua de ſon

ſceau

ſceau. La guerre pour la conſtitution bouleverſa toutes les têtes pendant le dix-neuvieme ſiecle. Jacques I argumenta pour l'autorité des rois tant qu'il fut ſur le trône ; le peuple argumentoit pour la ſienne, & cette manie d'argumenter allumoit lentement le feu de la révolte ; elle éclata ſous Charles I, roi plus imprudent que criminel. Malheureux d'être né dans un ſiecle où la licence touchoit à ſon comble, je ne me rappellerai jamais ſans verſer des larmes, le ſupplice de cet infortuné monarque. L'univers l'a vengé, en couvrant d'opprobre ſon aſſaſſin légal, & en publiant la lâcheté avec laquelle je ſouſcrivis aux loix de cet hypocrite uſurpateur. Je ne chercherai pas davantage à pallier mon inconſtance à rappeller ſon fils Charles II, & à forcer enſuite Jacques II à ſe ſauver dans une terre étrangere pour éviter mes fureurs ; mon opiniâtreté à rejeter le ſang des Stuarts, à perſécuter cruellement tous les Jacobites.

Un vertige de liberté avoit alors dérangé tous les cerveaux. L'anglois, comme un dogue déchaîné, déchiroit tout ce qui s'oppoſoit à ſa férocité. Il fut puni par le côté où il avoit péché. Le Stathouder que je me choiſis pour roi, ſut m'enchaîner ; mais il cacha adroitement mes fers ; & pour m'en ôter le ſentiment, il ſut me diſtraire par une guerre étrangere.

Il ſemble que chaque ſiecle étoit deſtiné à voir éclore une folie nouvelle. Les perſécutions de religion avoient marqué le ſeizieme ſiecle : je luttai pendant le dix-ſeptieme ſiecle contre l'autorité royale, & le dix-huitieme fut remarquable par ma fureur à me plonger dans les guerres du continent, à les exciter ſans motif, à les prolonger ſans eſpoir, à les terminer ſans bonne foi.

La grandeur de Louis XIV tourmentoit l'ame jalouſe du ſombre Guillaume. Il voulut l'abaiſſer, & le ſang & l'or furent prodigués pour la querelle de

la Hollande. La dette nationale lui doit ſon origine ; des lauriers bientôt flétris & l'ingratitude de la Hollande furent l'unique fruit de cette guerre.

Anne qui lui ſuccéda, n'en abandonna pas le fatal ſyſtême ; quelques petites intrigues de cour la firent continuer. (18) L'heureux Marlbourough y acquit de la gloire : elle fut peut-être l'ouvrage des circonſtances. A Blenheim il battit un aveugle, à Ramillies il n'eût en tête qu'un courtiſan dévot. Les armes proſpérerent par-tout, & au milieu de cette proſpérité ma dette augmentoit, mon peuple étoit ſurchargé d'impôts, mon commerce languiſſoit.

Une laſſitude générale fit ſuccéder le calme à la guerre. La paix, quoique de temps en temps troublée par de petits nuages, eut quelque durée, & ſervit à accroître prodigieuſement le commerce des Anglois & leur inſolence : une querelle de marchands vint

---

(18) Guerre de 1702.

la rompre. Les habitans de Londres étoient fort curieux de nourrir & d'habiller les Mexicains, & faiſoient en conſéquence avec eux un commerce interlope. Les Eſpagnols prétendoient devoir être les ſeuls approviſionneurs, drapiers, tailleurs de leurs colonies : on ſe battit donc pour ce noble objet. Vernon (19) échoua devant Carthagene ; Anſon, de commodore devenu flibuſtier, ravagea les côtes du Pérou.

Cependant une querelle non moins bizarre agitoit le reſte de l'Europe. Pluſieurs ſouverains vouloient donner un roi à la Pologne, qui ne vouloit en recevoir que de ſes nobles. Un empereur, pour faire ce roi, penſa perdre ſon empire ; la mort l'enleve, & ſa ſucceſſion (20) fait naître une nouvelle guerre. Cette querelle ne me touchoit aucunement ; mais depuis que je m'étois imaginé avoir quelqu'in-

(19) Guerre contre l'Eſpagne en 1738.

(20) Guerre pour la ſucceſſion à l'empire en 1740.

fluence dans les intérêts politiques de l'Europe, je ne voulus pas qu'il ſe donnât un ſeul combat où le ſang anglois ne fût verſé.

La démangeaiſon de figurer dans la querelle de la ſucceſſion à l'empire ſaiſit donc lord Carteret (21), & il épuiſe ſon pays d'hommes & d'argent, pour faire battre le duc de Cumberland à Fontenoy.

Enfin, après trois ou quatre batailles ſanglantes, on convint à Aix-la-Chapelle de laiſſer les choſes à peu près au même état qu'avant la guerre, ce qui prouvoit qu'elle avoit été fort utile, & on fit un beau traité bien équivoque, que chacun ſe promit *in petto* de violer à la premiere occaſion.

Elle ſe préſenta bientôt; un débat ſurvenu (22) pour quelques pouces de terrain entre deux puiſſances qui poſ-

---

(21) Miniſtre alors & ſucceſſeur du fameux ſir Robert Walpole.

(22) Guerre de 1756, commencée à cauſe des querelles pour les limites de l'Acadie.

ſédoient chacune plus de 1500 lieues, embraſa l'Europe & l'Amérique, tandis qu'en Aſie on ne ceſſoit de ſe battre pour ſavoir qui fourniroit ſeul des toiles peintes. L'objet de mes guerres changea, comme l'on voit, avec l'eſprit de chaque ſiecle. Dans l'onzieme ſiecle, j'étois ſuperſtitieuſe, & je fis une belle croiſade ; dans le dix-ſeptieme ſiecle, j'étois agitée par un eſprit républicain, & j'aſſaſſinai mon roi ; au commencement du dix-huitieme j'avois la manie d'influer dans le continent ; vers le milieu, je crus qu'il y avoit plus à gagner au commerce, & j'excitai la guerre pour m'en rendre ſeule maîtreſſe. Rappellerai-je ici mes victoires & mes défaites, les priſes immenſes dont je m'enrichis, les pertes que j'eſſuyai ? rappellerai-je les noms ſi célebres de Wolf qui paya de ſa vie la conquête du Canada, de Clive qui fit trembler toute l'Inde & me ſoumit le Bengale, des Hawke, des Pocock, des Boſcawen ? rappellerai-je d'un

autre côté ma légéreté à violer les traités les plus ſacrés, les atteintes que je donnai au droit des gens, en portant par-tout le fer & la flamme, & ſans avoir levé l'étendard de la guerre ? rappellerai-je enfin tant de cruautés qui ſignalerent cette inconcevable guerre ? côtes ravagées, armées détruites, vaiſſeaux brûlés, commerce anéanti de toutes parts. C'eſt dans toutes les guerres le même tableau d'horreurs : elles furent pour la premiere fois peut-être, la ſource d'une véritable grandeur ; car c'eſt de cette époque que date ma puiſſance immenſe. Illuſtre Pitt ! c'eſt toi dont le génie actif ranimant le patriotiſme éteint, multipliant mes forces, étonnant toute l'Europe par tes projets hardis, mis le comble à ma gloire, & éleva le peuple Anglois à cette prépondérance que lui enleve aujourd'hui ſon exceſſive ambition ! une paix glorieuſe avoit terminé une guerre également glorieuſe. Maîtreſſe de pays immenſes dans toutes les

contrées du monde, je dominois dans l'Inde ; l'Amérique ſeptentrionale ne connoiſſoit plus qu'un ſeul ſouverain ; l'Afrique voyoit flotter mon pavillon ; les marchés du nord & du midi de l'Europe regorgeoient des productions de mon commerce & de mes manufactures : le nom Anglois étoit en un mot reſpecté par-tout, comme autrefois le nom Romain. Mais il eſt un terme à toutes les grandeurs ; l'éclat d'un empire n'annonce ſouvent que ſa chûte prochaine : j'en fais aujourd'hui la fatale épreuve. La main deſtructive de quelques mauvais adminiſtrateurs a renverſé ſoudainement l'ouvrage du génie politique de Chatham ; & ce coloſſe dont la baſe embraſſoit preſque toute la terre, dont la tête touchoit aux nues, ce coloſſe diviſé va s'anéantir. Schiſme fatal ! guerre inſenſée contre l'Amérique ! folie bien plus funeſte dans ſes ſuites que toutes les précédentes, puiſque celles-ci n'avoient fait que m'affoiblir, & que

celle-là renverſe mon empire ! je devois bien m'attendre à ce coup terrible ; c'eſt un juſte châtiment de toutes mes fautes. Infidelle à mes rois, j'ai ſucceſſivement détrôné le foible Jean-ſans-Terre, prêté mes mains aux meurtres ſourds d'Edouard II & de Richard II, aſſaſſiné l'infortuné Charles, perſécuté tous ſes deſcendans ; aſſez lâche pour trembler ſous des tyrans qui appeſantiſſoient ſur moi leur bras deſpotique, tels que Henri VIII & Cromwel ; j'ai déteſté, j'ai dénigré par une autre lâcheté, les princes qui m'ont le mieux gouvernée, le ſage Henri VII, l'inflexible Guillaume. Cruelle dans mes guerres de religion, j'ai, ſous le nom du Dieu de paix, verſé tour à tour le ſang du parti opprimé. Injuſte dans ma conduite envers l'Ecoſſe & l'Irlande, j'ai traité durement en eſclaves ceux qui devoient marcher d'un pas égal avec moi. Infidelle aux traités les plus inviolables, j'ai fomenté des diviſions éternelles dans l'Europe, j'ai

prêté les mains à des rebelles, & je me plains aujourd'hui des repréſailles! traitant avec un orgueil inſolent toutes les puiſſances, j'ai forcé le Portugal à ne connoître d'autre pavillon que le mien, l'Eſpagne à ſouffrir les atteintes journalieres que je donnois aux traités de commerce; & tandis que la France m'accabloit de témoignages de bonne foi & d'amour de la paix, j'ai étonné l'Europe par mes perfidies. En Amérique, j'étois barbare envers mes negres, intolérante envers mes nouveaux ſujets, contrebandiere envers les Eſpagnols. Aux Indes Orientales, je faiſois ſentir la verge de mon deſpotiſme; dans mon île, je touchois aux derniers degrés de la corruption politique & morale: elle s'étoit gliſſée dans tous les rangs; & j'expie aujourd'hui mes fautes & mes crimes.

Par quelle fatale inconſéquence les miniſtres d'un peuple libre ſe ſont-ils imaginé pouvoir impoſer à leur gré des fers aux alliés, aux freres de ce

peuple ? par quelle abſurdité politique ont-ils voulu priver mes colons du droit qu'ils avoient payé de leur ſang verſé pour la cauſe commune, du droit que leur donnoit leur poſition d'échanger leurs productions contre les richeſſes de l'Eſpagne Américaine ? ils reſpiroient à peine des horreurs de la guerre, qu'on tarit les ſources de leur commerce, qu'on les accable d'impôts, que la rapacité miniſtérielle, fertile en expédiens honteux, imagine de les aſſujettir à l'uſage des papiers timbrés, à ſe fournir dans les magaſins des monopoleurs, des feuilles ameres de cette plante orientale que le luxe européen a convertie en beſoin. Ces miniſtres pervers, dont les concuſſions avoient épuiſé mon crédit & mes finances, crurent trouver dans ces contrées lointaines, une reſſource intariſſable pour les rapines ; ils en voyoient les habitans ſoumis & timides, oſer à peine élever quelques plaintes ; ils voyoient

leurs fronts attachés à la terre, & ils voulurent les écraſer.

Ils ne ſavoient pas qu'il eſt un degré où la tyrannie révolte les eſprits, où la réſiſtance eſt vertu, où l'homme jetant au loin ſes fers, peut frapper impunément ſon bourreau. Ils ne ſavoient pas qu'un noble déſeſpoir rallumeroit le courage preſqu'éteint des Américains.... Boſton leve la tête, & les miniſtres pâliſſent!... Les remontrances les aigriſſent: on crie à l'ingratitude, à la ſédition. Dans cette aſſemblée nationale, autrefois ſi reſpectable, la dépoſitaire de mes loix, l'appui de mon peuple, dans ce parlement aujourd'hui proſtitué au miniſtere, déchiré par les cabales, on décide que les colons doivent être eſclaves ou périr. En vain les Richmond, les Coventry élevent la voix en leur faveur, des ſtipendiaires de la ligue miniſtérielle étouffent leurs cris impuiſſans, une cohorte impure s'écrie: *tolle, tolle*, & des freres ſe croiſent contre

des freres ! Boſton n'a plus de métropole , & je n'ai plus d'enfans.

Si des officiers , ſi des ſoldats ne voulant pas tremper leurs mains dans leur ſang , jettent leurs armes ; ſi les matelots fuient avec horreur leurs vaiſſeaux , on ordonne une preſſe barbare ; on force , le couteau ſur la gorge , des citoyens d'aſſaſſiner d'autres citoyens. On va plus loin ; à l'injuſtice on joint l'infamie : les miniſtres mendient baſſement les ſecours des troupes étrangeres ; marché ignominieux , où la deſtruction d'une partie de l'humanité eſt ſtipulée par l'autre partie. Etoit-ce donc à de vils mercenaires qu'il appartenoit de lutter contre des hommes qui combattoient pour leurs freres , qui n'avoient que deux mots , la liberté ou la mort ?

C'eſt avec cette lie impure des nations , que des généraux Anglois vont porter le fer & la flamme dans l'heureux climat de l'Amérique. Les villes ſont brûlées , les moiſſons ravagées ;

les manufactures détruites ; une proscription universelle enveloppe toutes les têtes, le sang des Américains ruisele. Chaque pas est le prix d'un combat. Je m'épuise au sein des victoires, des défaites successives les font bientôt oublier. Rappellerai-je ici les outrages qu'a reçus l'honneur de mes armes ? rappellerai-je l'affaire sanglante de Bunkers-hill, l'évacuation honteuse de Boston, la fuite des Howe, la capitulation ignominieuse de Saratoga, & tant d'autres échecs qui ont terni ma gloire ? les négociations n'ont pas plus de succès que les armes. Vaincue, avilie, dégradée, ce n'est plus le pardon que j'offre à des rebelles, c'est la branche de l'olivier, que mes pacificateurs vont infructueusement étaler aux yeux d'une puissance naissante, & cette branche est foulée aux pieds ; les pacificateurs sont renvoyés avec mépris : prosternés humblement, ils n'obtiennent pas même la faveur de faire entendre leurs supplications.

Cependant l'œil des nations s'ouvre, ſe fixe ſur cette guerre; toutes les puiſſances ne voient qu'avec plaiſir la chûte prochaine de mon empire, que préparoit le ſchiſme. Ma rivale, dont les plaies fument encore, brûlant de ſe venger, accueille les plaintes de ces enfans, que j'avois rejetées avec dédain, embraſſe leur cauſe, & entraîne dans ſon parti une autre puiſſance redoutable... Que peut, hélas! tout mon orgueil contre leurs efforts combinés? taat de campagnes infructueuſes ont abattu mon courage! mes finances ſont épuiſées, mon crédit tombe; les pertes nombreuſes que je viens d'eſſuyer, ſont un préſage funeſte de celles que le ſort me réſerve. C'eſt en vain que mes généraux brûlent des vaiſſeaux ennemis en Amérique, leurs cendres ne me rendent pas les colons que j'ai perdus, les tréſors que j'ai diſſipés. C'eſt en vain que mes éloquens orateurs s'occupent, dans de brillans diſcours, les uns à critiquer les opé-

rations des miniſtres, d'autres à faire renaître mon eſpoir par de plates adulations. L'illuſion eſt paſſée, tout ſert à me convaincre que ma gloire s'évanouit, que l'Amérique m'eſt à jamais ravie, & que du faîte de la grandeur où j'étois élevée, je dois redeſcendre dans le rang inférieur où me placent ma population, mes productions, mon commerce. Mon déplacement forcé va occaſioner un dérangement conſidérable dans la claſſification politique de tous les états ; j'entrevois ces changemens ; je vois les puiſſances envier mes dépouilles : je les leur partagerai moi-même, après avoir ici conſigné mon bilan.

Ma dette nationale eſt énorme aujourd'hui ; je dois infailliblement ſuccomber ſous ſon poids, ſi j'en crois les meilleurs politiques. Sous le regne des Stuarts, je ne connus point cet art dangereux d'anticiper ſur les revenus futurs, & de grever d'impôts le ſiecle à venir, pour l'avantage du

préſent. Cette opération ſi funeſte eſt le fruit de la guerre que l'ambition jalouſe de Guillaume le porta à faire à la France. A ſa mort, elle étoit de 14,000,000 livres. Anne qui lui ſuccéda, combattit, vainquit, éblouit l'Europe par ſes ſuccès, & la dette augmenta. Son poids ne fut point allégé pendant la paix : au commencement de la derniere guerre, elle étoit de 72,000,000 livres. Pitt, en portant par-tout mes armes victorieuſes, en couvrant mon front de gloire, creuſoit ſourdement mon tombeau ; j'achetois ma grandeur par des ſacrifices immenſes qui devoient un jour m'anéantir. Cette plaie incurable qui ronge mes entrailles, s'eſt encore agrandie depuis cette époque ; & d'après des calculs authentiques, cette dette monte aujourd'hui à plus de 190,000,000 livres.

Un de mes miniſtres (23) en 1763,

---

(23) M. de Greenville.

effrayé de l'épuiſement de mes reſſources & de la grandeur de cette maladie, prédit dès lors que l'intérêt de ce capital énorme néceſſiteroit des impôts qui entraîneroient la ruine des manufactures & du commerce. Pour éviter l'accompliſſement de cette fatale prédiction, pour ſoulager l'Angleterre, on a voulu écraſer les colons ſous la plus forte partie de ce fardeau. Ce plan de taxation inégale a été adopté par tous les miniſtres, & a produit la révolte fatale qui, en me ſéparant de ces colonies précieuſes, tarit les ſources de mon commerce, me fait ſupporter ſeule le poids de cette dette, & me réduit à l'opprobre ou à l'indigence. Car on a calculé qu'en vendant même chérement mon terrain à la toiſe, je n'aurois pas de quoi payer mes dettes. Le cas eſt embarraſſant.

J'ai cependant entendu dire qu'un profond calculateur (24) de Geneve a

(24) De Sauſſure, *de l'emprunt & de l'impôt*. Geneve, 1773.

prouvé que plus on doit, plus on eſt riche ; à ce compte, je devrois l'être prodigieuſement. Mais, comme mes créanciers pourroient fort bien ne pas ſe payer des ſtériles ſyllogiſmes du rêveur de Geneve, je laiſſe au financier par excellence, à lord North, le ſoin de me libérer & de trouver quelque expédient pour fouiller adroitement dans la poche des Anglois ; car les Ecoſſois n'ont pas le ſou, & les Irlandois ne veulent pas ouvrir leur bourſe. Mais s'il ne peut réuſſir, je lui conſeille d'aſſiſter à la repréſentation d'une jolie piece françoiſe, intitulée *le Port de mer*, où il apprendra l'art de ſe tirer adroitement d'un mauvais pas, l'art de ſe libérer d'un ſeul coup, en faiſant banqueroute.

Le remede paroîtra violent ; mais, quand le mal eſt incurable, quand le ſacrifice d'un membre peut ſeul garantir le reſte de la mort, pourquoi n'emploieroit-on pas une ſcarification ſalutaire ? quel état, dans ſes temps de

détreſſe, a craint de deſſécher ſes parties intérieures par l'application de cette pierre infernale ? j'en atteſte ces fréquentes variations dans les monnoies, dont pluſieurs gouvernemens ſe ſont ſervis ſans aucun ſcrupule, & qui n'ont procuré qu'un mal réel aux particuliers, ſans jamais libérer complétement le général. J'en atteſte ces ſuſpenſions des paiemens des effets publics, qui ont éteint le crédit ſans remplir le tréſor public ; j'en atteſte les différens ſyſtêmes des finances, & cent autres moyens que l'aſtuce miniſtérielle a imaginés dans tous les temps chez tous les peuples pour débarraſſer les reſſorts de l'adminiſtration obſtrués par l'énormité de la dette nationale, plaie commune à tous les gouvernemens modernes.

On me citera l'honneur de la nation. Cette vertu, la baſe des conventions des particuliers, n'eſt-elle pas un être de raiſon pour les groſſes maſſes qu'on appelle états ? s'eſt-on jamais fait le

moindre ſcrupule de violer les traités les plus ſacrés ? & peut-elle parler d'honneur, cette nation qui dans la derniere guerre joua ſa rivale par des dehors trompeurs, s'empara de ſes vaiſſeaux, de ſes matelots, de ſes îles, ſans avoir levé l'étendard de la guerre, qui tout récemment a donné des ordres de détruire les comptoirs françois aux Indes, avant la déclaration de la guerre ?

Je ſais que les Hollandois, les Suiſſes, & quelques autres peuples qui nous ont prêté de bonne foi leurs deniers, jetteront les hauts cris. Mais comment la Hollande, ſans être ſuſpecte d'ingratitude, pourroit-elle s'oppoſer à ce petit arrangement de banqueroute, qui me décharge d'un lourd fardeau ? A qui doit-elle ſa liberté, ſon élévation, ſa grandeur ? ſans le ſecours d'Eliſabeth, n'auroit-elle pas ſuccombé, à ſon berceau même, ſous les armes du ſanguinaire duc d'Albe ? n'auroit-elle pas été engloutie par la

puiſſance de Louis XIV, ſi je n'avois moi-même poſé des bornes à ſes conquêtes ? n'eſt-ce pas pour ſa conſervation, que Guillaume a combattu, que Malbourough a vaincu, que j'ai contracté cette dette nationale, dont j'ai ſeule porté le fardeau depuis ce temps ? ſes citoyens riches par leur économie, tandis que leur état eſt pauvre, m'ont prêté pour ſoutenir ma gloire, protéger leur ſûreté. En défendant la liberté générale de l'Europe, en maintenant l'équilibre que ma rivale pourroit anéantir, n'aurois-je pas ſuffiſamment acquitté cet emprunt ? j'ai fait plus, j'en ai payé l'intérêt, même au milieu de mes défaites, & pendant un long intervalle. Comment pourroient-ils donc m'accuſer de mauvaiſe foi ? quels deniers m'ont-ils prêtés d'ailleurs ? les miens, ceux qu'ils me déroboient à la pêche du hareng, qu'ils faiſoient, qu'ils font juſques ſur mes côtes, à la pêche de la morue, de la baleine, qu'ils font malgré le privilege excluſif

que m'accordoit l'empire des mers ; les deniers qu'ils gagnent en introduiſant mille marchandiſes de contrebande dans l'enceinte de cette île, en exportant des objets prohibés, en voiturant par toutes les mers les marchandiſes des autres nations, quoique j'en euſſe ſeule le droit excluſif... La liſte de mes griefs ne finiroit pas, un ſeul les abſorbe tous, je ſuis aux abois ; & malgré les traités les plus ſaints, la Hollande m'a refuſé ſon aide ; elle a oſé plus, elle a fourni des ſecours aux rebelles, elle a continué ſon commerce avec mon ennemie ; & ne conſultant que ſon intérêt perſonnel, elle s'obſtine à garder une perfide neutralité. Elle-même hâte donc le moment de la ruine où je vais être plongée ; elle-même contribue à m'enlever ces contrées fertiles de l'Amérique, dont les revenus ſervoient d'hypotheque à ſa créance. Or, ſuivant tous les juriſconſultes, l'enlévement du gage par le débiteur même, le libere envers ſon créancier.

Au ſurplus, la banqueroute honnête que je médite pour le bien de mes enfans, peut-elle appauvrir les Hollandois. C'eſt forcer le coffre d'un avare ſur le point de mourir, & qui, quand il vivroit, n'en a aucun beſoin. En effet, qu'ont-ils beſoin du plus immenſe capital, ces mangeurs de légumes & de fromage, ces jeûneurs ſempiternels, qui auroient défié en auſtérité, en ſobriété, les plus braves anachoretes de la Thébaïde? Du moins, mes délicats voiſins de la Seine, boivent à grands flots les vins les plus délicats du midi, s'habillent des fourrures les plus recherchées du nord, prodiguent l'or & les diamans dans leurs ameublemens; ils jouiſſent en un mot à grands frais; & une banqueroute, en tariſſant la ſource de leurs richeſſes, tarit la ſource de leurs plaiſirs. Mais les Harpagons Hollandois, en perdant leur chere caſſette, ne perdent que des plaiſirs imaginaires... Qu'ai-je beſoin enfin de tant d'excuſes

d'excuſes auprès d'une nation qui n'exiſte que par moi ? aſſervis par moi, n'oſant penſer, agir, parler que d'après mes ordres, ſi les Hollandois reſpirent, c'eſt parce que leurs jougs me ſont utiles. Ce ne ſont plus des rivaux, mais des eſclaves, que j'entretiens en eux. Un maître doit-il compte à ſon eſclave de l'argent qu'il trouve dans ſa poche ? Je te vois ſourire, mon cher lord North : ma dialectique te ſéduit, tu vas ſuccomber à la tentation. Arrête !... Et ces bons Suiſſes qui jouent auſſi un certain rôle dans ma dette, que leur diras-tu ? ils ont gagné cet argent qu'ils m'ont prêté, en vendant des hommes aux autres puiſſances pour me battre. Cet argent étoit donc illégitimement acquis. J'ai mes raiſons pour ſoutenir ce ſyſtême ; car d'une pierre je fais deux coups. Avec ce remord officieux de délicateſſe, je me libere d'un capital conſidérable, & je m'acquitte envers de petits princes Allemands pour le paie-

ment de quelques ſpadaſſins Germaniques que j'ai fait tuer en Amérique.

Mais d'ailleurs, une raiſon de la plus ſaine politique m'engage à ne pas leur payer cette dette. Ces vertueux républicains des monts Cenis & Jura nous retracent les auſteres Spartiates; comme ces derniers, ils doivent à l'abſence du luxe des richeſſes fictives que l'on appelle métaux, leur liberté, leur vigueur, leurs beaux jours au milieu de la corruption & des déſordres qui rongent les autres gouvernemens. En verſant dans mon ſein les tréſors qu'ils tiroient des autres nations, ils ſe débarraſſoient d'un poiſon violent, & ce ſeroit leur faire un préſent fatal que de le leur rendre; car à la ſuite de cet or marche le peuple errant, qui en fait un trafic honnête; les diſſipateurs qui corrompent les filles, s'enivrent, & détruiſent la belle ſimplicité des mœurs; les tyrans qui ſéduiſent par cet appât les ames baſſes, s'en font un cortege redoutable, & jettent

dans les fers les citoyens libres qui veulent lutter contre eux ; à ſa ſuite, en un mot, marchent tous les vices, tous les crimes réunis. Que les ſeuls républicains de l'Europe rejettent donc cet or deſtructeur qui entraîneroit leur ruine ; qu'ils rappellent leur antique ſimplicité ; qu'un nouveau Licurgue s'élevant chez eux, enfouiſſe ou me confie toutes ſes richeſſes meurtrieres ; qu'il inſtitue des réfectoires publics & cent autres beaux établiſſemens ; & les treize cantons, conſervant leur liberté, leur pureté, d'âge en âge, ſerviront d'exemple au reſte de l'Europe, qui les admirera ſans les imiter, & de texte éternel aux faiſeurs de ſyſtêmes politiques. La Suiſſe doit s'inſtruire par mon malheur, par la ſituation du Portugal & de l'Eſpagne. La ſoif de l'or m'a perdue, comme il a perdu ces autres états ; ils ſont dépeuplés, je ſuis humiliée. La Suiſſe ſeroit bientôt l'un & l'autre, ſi jamais elle avoit un accès de cette fievre d'a-

maſſer des métaux, qui agite les autres puiſſances. L'or eſt un poiſon : comme Mithridate, je me ſuis familiariſé avec lui ; mais ce poiſon a inſenſiblement dérangé mon organiſation, dont tous les remedes ne peuvent réparer le délabrement. Je me borne à inſtruire mes ſemblables ; je me plais trop à voir encore luire dans un petit coin de l'Europe un rayon de cette liberté obſcurcie par-tout ailleurs, obſcurcie même ſur les bords de la Tamiſe. J'aime trop, en un mot, les Suiſſes, pour leur rendre un argent funeſte, qui ne ſerviroit qu'à les corrompre ; je ſacrifie la bonne foi dont je me ſuis toujours piquée, à mon amitié, à mon amour de l'humanité & de la liberté ; & ſi l'on m'accuſe de peu de délicateſſe à remplir mes engagemens, au moins le beau motif qui me guide, me ſervira d'excuſe.

Je ne ferois pas les frais d'un ſi long ſermon pour les Eſpagnols & les François, qui ont joué dans mes fonds. Je

ne parle point ici de repréſailles ; au moment de la mort on oublie les haines anciennes ; mais ſi l'intérêt de leur patrie les touche, ils doivent plutôt encourager mon noble projet de faire banqueroute, que de s'y oppoſer. Si par-là mon crédit s'éteint, leur crédit s'en accroîtra ; ils s'enrichiront de mes pertes, ils s'enrichiront même de celles que je leur fais eſſuyer. L'or du Pérou qui, par des canaux ſecrets, ſe rendoit, s'engloutiſſoit dans Londres, reſtera chez eux. Maîtres dans tous les marchés de l'univers, les François n'auront plus à craindre de concurrens ; car le crédit augmentant toujours en raiſon du grand nombre des affaires, de l'étendue du commerce, de la ſûreté des paiemens, quel peuple a plus de titres qu'eux, pour avoir un crédit immenſe ?

Après avoir ſatisfait mes créanciers étrangers, comment m'acquitter envers mes propres ſujets ? par la banqueroute même. Ceux qui m'ont prêté

recueillent à la vérité des intérêts ; mais ils paient les impôts qui ſervent à les acquitter : ils reçoivent donc d'une main pour donner de l'autre. Or, plus d'intérêts, plus d'impôts : je leur épargne par-là la double manipulation qu'ils étoient obligés de faire. Peut-être s'écrieront-ils que la proportion n'eſt pas exacte ; mais en le ſuppoſant, comptent-ils pour rien l'affranchiſſement de la dette étrangere que je me procure par la même opération ? comptent-ils pour rien la diminution des entraves ſous leſquelles gémiſſoit le commerce ? délivré du fardeau qui l'accable, il renaîtra, il s'accroîtra ; le commerçant ne touchera plus d'intérêts d'un capital antique déja dix fois payé ; mais en récompenſe, il paiera moins à l'état, vendra plus, vivra mieux, & tous en ſeront plus heureux.

Quelle clarté nouvelle répand cette opération ſur l'adminiſtration de mes finances ! ce chaos ſi compliqué ſe

débrouille ; les mains qui s'appliquoient à redoubler la confuſion, ceſſent leurs horribles manœuvres ; la finance n'eſt plus une ſcience myſtérieuſe & impénétrable, elle devient toute ſimple ; je la circonſcrirai dans des limites ſi claires, qu'il ſera impoſſible de les franchir ſans être accuſé d'iniquité ou d'ignorance. Alors mes revenus étant clairs, ma dépenſe étant limitée, les comptes en étant apurés par la nation elle-même, le crédit fleurira avec le commerce, malgré l'échec que lui aura cauſé ma faillite. Les nations étrangeres s'empreſſent encore de verſer de l'or dans mon île, aujourd'hui que je ſuis écraſée de dettes : que ne feront-elles donc pas, lorſque je me ſerai délivrée de ce fardeau ? c'eſt l'eſpoir d'être payé, qui fait naître la confiance ; elle ſera fondée alors ; & ſi la crainte de perdre attire aujourd'hui leur argent, la certitude du gain ſera un aimant bien plus puiſſant encore. Ce point une fois décidé, je

paſſe aux retranchemens que je veux faire dans mes poſſeſſions.

Ma ſituation douloureuſe exige des ménagemens : ma puiſſance s'écroule, parce que ſa baſe eſt trop petite pour ſoutenir un poids ſi énorme : commençons par élaguer les branches inutiles ou diſpendieuſes de ce tronc ébranlé.

La nature n'a ſans doute uni l'Angleterre & l'Ecoſſe que pour en faire un ſeul état. Plus conſidérable que l'Irlande qu'elle a jetée dans ſon voiſinage, l'Angleterre devoit l'aſſujettir, parce qu'elle auroit eu dans elle une rivale éternelle. Ces trois états réunis ne doivent en former qu'un, leur intérêt doit être un, & ils doivent perdre dans un ſeul nom, les différens noms que l'antiquité leur impoſa. On a mépriſé ce principe ſimple qui devoit guider l'adminiſtration, pour outrager les Ecoſſois, & violer ſans ceſſe les privileges d'égalité des Irlandois. Qu'en réſulte-t-il ? des émeutes,

des révoltes même, une interruption dans le commerce des deux nations, une diminution dans les revenus publics. Cette imprudence peut devenir dangereuſe. Le feu ſe couve, la ſédition fermente, elle peut éclater ; les Irlandois pourroient, comme les Américains, trouver l'excuſe de leur ſchiſme dans la force de leurs armes, dans la foibleſſe de leurs ennemis. Rétablir une parfaite égalité entre les trois nations, c'eſt éteindre toute eſpece d'antipathie, c'eſt unir tous les eſprits vers un ſeul but, c'eſt procurer le bonheur général. Quelques marchands peut-être des villes les plus conſidérables feront des pétitions. Mais quand ces honnêtes *Gent-le men* n'abſorberoient pas tout le commerce, quand leur luxe diminueroit, quand il y auroit une répartition plus égale des biens, en réſulteroit-il un ſi grand mal pour l'état ? que lui importe que l'or qui circule dans ſon ſein ſoit plutôt à Londres, à Briſtol, qu'à Dublin, qu'à

Edimbourg, ſi le revenu public ſe perçoit par-tout, s'il eſt toujours le même ? Le grand intérêt de l'état eſt, que tous les citoyens vivent avec le plus d'égalité poſſible. Les privileges, les diſtinctions tuent cette égalité. Il faut donc les anéantir. Le commerce ſera moins brillant dans certaines villes ; mais circulant par un plus grand nombre de canaux, il fertiliſera une plus grande étendue de terrain. Voilà le principe qui doit guider l'adminiſtration intérieure de cette île. Au-dehors je veux la ſimplifier bien davantage. Je ſuis convaincue d'abord, par les démonſtrations d'un publicite moderne, que le ſyſtême des colonies en Amérique eſt une abſurde folie, que c'eſt une extravagance d'avoir ſa maiſon de campagne à 2000 lieues de chez ſoi, de s'enchaîner par l'habitude à des jouiſſances dont le tranſport néceſſite autant de dépenſes, eſt ſujet même en temps de paix à autant de dangers & de retards, & expoſé en

temps de guerre à autant de pertes ; à autant d'efforts. Je ſuis convaincue que chaque poſſeſſion nouvelle qu'une puiſſance acquiert du côté du nouveau monde, eſt une priſe de plus qu'elle donne au loin ſur elle à la fortune, une ſource d'affoibliſſement de plus qu'elle ouvre dans ſon propre corps, une dépendance univerſelle de plus qu'elle contracte.

Perſuadée de la vérité de ces opinions lumineuſes, puiſées dans une profonde théorie que confirme l'expérience, pour ne plus donner de *priſe ſur moi à la fortune*, *pour me corroborer*, *pour me ſevrer de toute dépendance étrangere*, je renonce de bon cœur à ma maiſon de campagne en Amérique, qui avoit plus de 1500 lieues en long, qui ne me fourniſſoit que des objets de ſuperfluité, & que j'étois obligée d'entretenir à très-grands frais. Je renonce encore à mes petites maiſons de campagne que j'avois aux Antilles, comme Saint-Vincent, la

Dominique, la Grenade ; & je les quitte avec d'autant moins de regret, qu'un honnête miniſtre (25), gazetier de ſon métier, a démontré qu'elles m'étoient onéreuſes. J'abandonne même celles que la bonté de mes ennemis ne m'a point enlevées. Ce ſont des loupes qui abſorbent tout mon ſang. Si elles procurent des jouiſſances à mes ſujets, elles m'occaſionent des dépenſes. Les ſombres habitans de mes bords diſſiperont moins de ſucre dans l'infuſion amere qu'ils ſavourent avec tant de délectation. N'ayant plus de ſucre, ils boiront moins de thé, mangeront moins, & ſe vouant à la ſobriété, ils ne ſeront plus, comme aujourd'hui, des ſépulcres vivans de chair animale.

Par une conſéquence de cet abandon bien raiſonné, je laiſſe aux Fran-

---

(25) L'honorable M. Bate, auteur du *Morning poſt*, qu'il faut faire connoître à la France comme chargé d'ameuter les Anglois, en parſemant ſes feuilles d'invectives contre la France.

çois la folie d'avoir des forts en Afrique. J'en poſſédois quelques-uns, ils me les ont enlevés. Dieu ſoit loué ! ils m'ont délivrée d'un grand fardeau. Le Sénégal ſeul me coûtoit d'entretien plus de 30000 livres. A quoi me ſerviroient d'ailleurs ces forts ? à favoriſer le commerce infame de la liberté des noirs. N'ayant plus de cannes de ſucre à planter, à moudre, à exploiter, je n'ai plus beſoin de leurs bras. Mes colons ne les aſſommeront plus, ne les extermineront plus, & ne mériteront plus les anathêmes que la philoſophie a lancés contre eux. L'individu Africain fumera tranquillement ſa pipe, ſans craindre d'être tranſporté à 1000 lieues de ſon pays, pour travailler pour d'autres gens à 2000 lieues de lui, qui ne le connoiſſent pas. Pour avoir un couteau ou de l'eau-de-vie, il ne vendra plus ſon pere ou ſon enfant : l'Européen ne ſera plus le bourreau du negre. Il n'y a pas grand mal à tout cela.

Pour mes colonies orientales, le renoncement me tient plus au cœur. Chacun fait comme le grand Clive, (26) imitateur du grand Pompée, détruiſit tous les pirates qui déſoloient les mers de l'Inde, & pilloient mes comptoirs : comme, diſtribuant à ſon gré les couronnes, il chaſſa du trône du Mogol un certain *Suzaia Doula*, qui ne lui avoit rien fait, pour y établir un intrus qui s'appelloit *Jaffer*, qu'il ne connoiſſoit pas davantage : comme il prit Chandernagor aux François, à qui il n'avoit point déclaré la guerre : comme il mit à la raiſon tous les Nababs de l'Inde : comme enfin il fit mourir de faim 20 ou 30000 hommes. C'eſt qu'apparemment la population étoit trop nombreuſe. Le grand Clive n'aimoit pas les ingrats. Le fils de ce *Jaffer*, à qui il avoit fait préſent de la couronne du Bengale, le trahit, ſe joint à ſes ennemis. Clive le défait

(26) En 1758.

dans cinq batailles rangées, & s'empare du pays immenſe de Bengale pour la compagnie d'Angleterre, & ſon commis devient ſouverain de cette belle partie du monde. Cette conquête a mis le comble à la grandeur de cette compagnie, à qui je vends en gros le droit de piller en détail les ſectateurs paiſibles de Viſtnou. Ces hommes ſimples ne ſuivant que la nature, étoient heureux avant que l'avarice doublât le cap de Bonne-Eſpérance. La cupidité européenne les a relancés juſques dans leurs aſiles, a fouillé dans les entrailles de la terre, dans le ſein des mers, pour en arracher les tréſors qu'elles renferment, & qu'ils dédaignoient ; a forcé leurs mains pures de ſe prêter à de rudes travaux, les a chargées de chaînes, & tout cela pour parer les oreilles d'une Européenne de quelques diamans, pour meubler nos appartemens de toiles peintes, pour empoiſonner notre eſtomac avec une plante amere, & notre

nez avec une poudre noire, &c. &c.

Il eſt clair qu'il falloit, pour aſſurer ces établiſſemens humains & néceſſaires, élever des boulevards menaçans, creuſer des foſſés, arborer l'étendard de la deſtruction, effrayer ces artiſans paiſibles; qu'il falloit en un mot, pour étendre le commerce de ma compagnie, & fournir au faſte de mes Nababs Européens dans l'Indoſtan, lier les mains de tous les habitans, s'emparer de leurs propriétés; & c'eſt ce que ſes adminiſtrateurs ont bien exécuté. Ils ſont parvenus, à la vérité, à dépeupler ce beau pays, à dégrader le reſte des habitans qu'ils ont épargnés, à multiplier le nombre de leurs ennemis, à faire déteſter le nom anglois. Mais que leur importe cette haine, lorſque le pays eſt rempli de fortereſſes hériſſées de bronzes menaçans, lorſqu'aucun rival n'oſe paroître dans ſes mers, lorſque le plus petit établiſſement françois y eſt détruit?

J'avoue que j'ai été vivement tentée

d'imiter les Nababs de ce pays diviſé en tant de ſouverainetés, en me rendant ſouveraine du Bengale, cette branche magnifique du vaſte empire des Mogols. *Holwell*, dans une ſavante diſſertation où ſa conſcience délicate ſe déploie, a diſſipé mes ſcrupules, calmé mes remords ſur la légitimité de cette uſurpation. Car, quel plus grand bonheur peut-il arriver au ſtupide adorateur de Brama, que d'être gouverné par l'intelligent Européen, qui met dans ſon commerce tant de bonne foi, tant de douceur dans ſon adminiſtration ? La prudence m'a cependant éloigné d'adopter ce projet. Je craignois de me donner dans mon repréſentant aux Indes, un rival qui n'auroit pas tardé à ſecouer mon joug. J'ai mieux aimé exploiter le Bengale en traitant avide, que de le gouverner comme un bon prince. Cependant, malgré ma politique, je ne puis aujourd'hui cacher mes craintes. La révolution de l'Amérique m'ouvre les

yeux ſur le ſort qui me menace aux Indes. Non, il n'eſt pas naturel qu'une petite île commande à un vaſte pays, dont elle eſt éloignée à une diſtance immenſe. Si elle parvient à le tenir quelque temps ſous ſon joug, ce ne peut être qu'en faiſant ſans ceſſe des efforts ſurnaturels. Mais il arrive un moment où l'eſclave frémiſſant de ſon opprobre, meſurant l'intervalle qui le ſépare de ſon oppreſſeur, ſecoue ſes chaînes & réuſſit à recouvrer ſa liberté. C'eſt ainſi que les Portugais ont perdu cette puiſſance accidentelle qu'ils avoient acquiſe dans les Indes. La même deſtinée m'attend, je veux prévenir ce coup fatal. J'ai conquis par les armes, par la fourberie, par la cruauté; je périrois par les mêmes cauſes, ſi je ne prenois le parti d'abandonner encore la maiſon de campagne que j'ai aux Indes orientales. Sa ruine eſt imminente. *Saia Doula* de Dehli, les Marates de leurs montagnes, les Gates d'Agra, les Nababs

du Décan, & l'implacable Hyder-Aly, la menacent de toutes parts. J'anticipe leurs deſſeins, j'ôte encore cette priſe à la fortune ſur moi. Que les autres Européens aient l'abſurdité d'entretenir des comptoirs, des forts, des vaiſſeaux, pour tirer du thé & des toiles de l'Inde ; je les plains & ne veux plus les imiter. Je me borne à être commerçante, ſans avoir la manie d'être propriétaire par tout l'univers ; je reſtreins mon exiſtence politique, pour la rendre plus ſolide & plus durable. Cette maniere de calculer n'obtiendra peut-être pas le ſuffrage de ces actionnaires qui s'embarraſſent peu de la mort de quelques centaines de negres, ou des tourmens des pauvres Indiens, pourvu qu'ils partagent tous les ſix mois un dividende de cinq pour cent. L'égoïſme les guide dans leur maniere de voir, l'humanité & le bonheur fondent celle que j'adopte. Ils diront que cet abandon tend à rendre la France ſouveraine des mers ; & moi

je leur dirai qu'une ſouveraineté univerſelle ſur terre ou ſur mer, eſt une abſurdité politique qui ſe conçoit rarement, dont l'exécution eſt impoſſible aujourd'hui, qui réuſſiſſant même, ne pourroit long-temps ſubſiſter. Je leur dirai que la mienne étoit contre nature, & que je devois la perdre. Ils me crieront que la France, profitant de cet abandon, va m'anéantir; & moi je leur répondrai que, quand la France le pourroit, elle ne le voudroit jamais; que Rome ſe repentit d'avoir détruit Carthage, & que Sparte vécut un ſiecle de plus pour avoir laiſſé ſubſiſter Athenes. J'irai plus loin, & je dirai que l'exemple que je donne pourra influer ſur toutes les autres puiſſances, & les engager à m'imiter. Quand elles verront les avantages qui découlent de ce plan, quand elles verront qu'au loin il ne faut que du commerce & point de colonies, qu'avec l'un le gain eſt clair, qu'avec les autres la perte eſt inévitable, elles renon-

ceront auſſitôt à ces fatales émigrations qui ruinent la métropole, ou la rivaliſent.

En ſuivant ce nouveau régime, mon commerce rentrera donc dans les bornes que la nature lui avoit preſcrites, & qu'il n'auroit jamais dû franchir. J'ai des mines d'étain ; mes moutons me fourniſſent de ſuperbes laines ; mes manufactures ſont bien entretenues ; je vends ma laine aux François pour avoir leurs vins de Bourgogne & de Bordeaux ; les mers qui m'environnent me fourniſſent d'excellens poiſſons, des ſaumons, des harengs ; je prie les Hollandois de s'éloigner de mes côtes ; je fais cette pêche moi-même, & j'en porte le produit aux peuples d'Italie & de Provence, qui jeûnent ſaintement le carême ; ils me donnent en échange leurs huiles. Je n'impoſe plus aux Portugais la loi ſi tyrannique, de ne vendre qu'à moi ſeule leur or, leurs diamans du Bréſil, leurs bons vins

d'Oporto, de n'acheter que de moi ſeule les denrées dont ils ont beſoin. Cette loi fut une ſuite des convulſions politiques qui m'ont jetée dans le délire depuis trente ans. Je laiſſerai remonter paiſiblement le Tage à tous les vaiſſeaux des nations qui voudront habiller, nourrir, entretenir ſes habitans ; je prêcherai la liberté du commerce, parce que tout commerce tyrannique, tout commerce fondé ſur l'uſurpation, ſur la force, n'a qu'un temps, & s'anéantit avec rapidité. Mes fiers Anglois, nourris dans des principes bien oppoſés, auront de la peine à s'accoutumer de cette modération ; mais ils joueront le rôle qu'ils jouoient aux Indes lorſqu'ils y arriverent la premiere fois, dans le moment où le fameux Albuquerque rempliſſoit l'Indoſtan de la terreur de ſon nom. Ils étoient ſoumis, ils rampoient même auprès du ſanhedrin de Calcutta.

Je ne leur dis pas de ramper, mais je leur dis d'être modérés, d'éviter les

guerres de commerce, parce que c'eſt le comble de la démence politique ; de répandre, de protéger par-tout la liberté générale dans le commerce. Le moment n'eſt pas loin où elle doit être adoptée par tous les peuples commerçans ; ils commencent à s'éclairer, à voir que la guerre détruit, quand le commerce crée. L'un occupe utilement des millions de bras, excite dans les campagnes à reproduire, dans les ports à naviguer, dans le centre de l'état à élever des manufactures ; répand dans toutes les claſſes les richeſſes & le bonheur. La guerre de commerce ne peut s'allumer dans un coin, qu'elle ne cauſe un embraſement univerſel. Impôts multipliés, emprunts qui ruinent d'avance la fortune des citoyens, immobilité dans tous les bras, deſtruction des fortunes particulieres, engourdiſſement général ; voilà les fatales conſéquences qui tombent à la fois ſur les vainqueurs & les vaincus. Or, le vrai moyen de tarir

la ſource des guerres de commerce, les ſeules qui troublent à préſent l'univers, c'eſt d'introduire une liberté générale de commerce, d'ouvrir tous les ports indiſtinctement à toutes les nations ; d'anéantir les entraves qu'on s'eſt empreſſé de multiplier par-tout. Qu'une ſeule puiſſance donne l'exemple, & toutes reconnoiſſant alors le but de cette nouvelle politique, ſe hâteront de l'imiter. Toutes y gagneront ; chacune pourra recueillir ſur l'élément qui lui eſt propre, ſans être forcée à redouter un maître. La liberté d'importation & d'exportation régnera entr'elles, comme entre les provinces d'un même royaume ; de là une harmonie univerſelle ; de là plus de guerres, puiſqu'il n'y a plus de commerce excluſif. Les ports ne ſeront plus hériſſés de barrieres odieuſes, de douanes, ni de cette foule de commis qui en enlevant à l'état des bras précieux, tourmentent encore ceux qui lui donnent la vie ; plus de prohibitions,

tions, plus de contrebandiers ; c'eſt diminuer le nombre des indigens, & prévenir ces excès de barbarie judiciaires, que la force ſe permettoit contre la miſere déſarmée. Ainſi de cette liberté générale réſultent deux avantages : paix au dehors, bonheur au dedans.

La marine de chaque nation ne ſera donc plus un amas redoutable de fortereſſes ambulantes, prêtes à écraſer le premier rival qui ſe préſente, & toujours onéreuſe au peuple qui l'entretient. Les matelots ne ſeront plus changés en ſoldats ; & ces vaiſſeaux de guerre, tant de fois teints de ſang, vieilliſſant dans nos ports, atteſteront nos folies paſſées, ſans ſervir à en renouveller le ſpectacle.

Si la marine militaire eſt dès-lors inutile, il ne ſera pas davantage néceſſaire d'entretenir de nombreuſes armées de terre. Juſqu'au dernier ſiecle l'Europe ne connut point cette fatale néceſſité de conſerver, au ſein de la paix,

les apparences de la guerre, & de nourrir des milliers de ſoldats oiſifs, prêts au premier ſignal, à égorger la victime qu'on leur déſignoit. L'ambition d'un ſeul homme a cauſé cette multiplication exceſſive de troupes ; la crainte a fait ſuivre aux autres ſouverains le même ſyſtême militaire. Dans cet empire qu'environnent les mers, il eſt inutile, onéreux, funeſte même. Inutile : il n'a beſoin ni de fortifications régulieres, ni de troupes réglées ; ſa poſition, l'inconſtance de l'élément qui le ſépare des autres états, & mille autres circonſtances locales, le défendent contre toute eſpece d'invaſion : c'eſt aux vents qu'il doit laiſſer le ſoin de détruire ſes ennemis. L'invincible *armada* de Philippe II éprouva leur fureur, & l'Angleterre fut ſauvée. Onéreux : il faut une ſolde conſidérable pour la milice nationale, des fonds pour payer cette ſolde, & par conſéquent des impôts perpétuels. Il faut que l'entrepreneur des vivres

gagne ; que le commis pille ; que les gens du ſecretaire d'état s'enrichiſſent ; & le peuple paie tout cela. Le célibat, auquel ces ſoldats ſont condamnés, nuit à la population : raſſemblés, il en meurt un plus grand nombre, il faut recruter ſans ceſſe. Les graces qu'on leur accorde étant dans la main du ſouverain, ſont une chaîne qui les lie l'un à l'autre, en les ſéparant de la patrie ; & la milice nationale n'eſt preſque toujours qu'une milice royale. Funeſte : ſous le prétexte de maintenir la ſûreté au dehors, les troupes ſervent à préparer la ſervitude au dedans ; avec cet appui, les chefs ſont tentés d'opprimer les ſujets ; la puiſſance exécutrice ayant la force en main, finit par écraſer la puiſſance légiſlatrice ou par s'en emparer. La nation agit donc ſagement, en forçant Guillaume lors de la paix à licencier ſes troupes ; elle agit ſagement en ſe ſervant dans le danger, de troupes étrangeres, en donnant la préférence à la

marine ſur l'armée de terre. Tout citoyen aiſé veut être officier, où l'officier eſt eſtimé. Le préjugé contraire pour la marine a produit & produira d'excellens marins en Angleterre.

C'eſt en élaguant ainſi une foule de branches diſpendieuſes; c'eſt en réduiſant la marine militaire, ſupprimant les milices nationales, &c. que je parviens à diminuer le grouppe effrayant des impots qui écraſent actuellement la nation. Il eſt impoſſible de détailler toutes les formes ſous leſquelles s'eſt déguiſée la rapacité miniſtérielle pour tirer adroitement le ſang le plus pur du peuple. Au moment où il eſt à l'agonie, l'adroit financier tâte encore ſon pouls; & malgré ſa foibleſſe, il ne cherche à lui prolonger la vie, que parce que ſa mort lui ôte toute reſſource pécuniaire. Que n'a-t-il pas ſoumis à l'impôt? productions premieres, commerce, induſtrie, tous les élémens ont été aſſujettis à des

droits onéreux, perçus par des moyens plus onéreux. L'Angleterre libre n'offre que l'aſpect du triſte eſclavage ; car, comment peindre autrement ſes péages, ſes douanes, ſes eſſaims de commis, &c. ? On croit ce mal incurable, il ne l'eſt point. Simplifions l'impôt, épurons les mains qui le perçoivent, & le peuple paiera moins, tandis que l'état touchera davantage.

Voyez quels avantages découlent de ces opérations : leurs réſultats ſont géométriquement enchaînés. Que l'impôt ſoit un, & ſa perception ſera ſimple ; ſimple, elle ſera inſuſceptible de ces manœuvres qui enrichiſſent les financiers en épuiſant le peuple ; ſimple, & peu conſidérable, & ne frappant que ſur un objet, il ne gêne plus le commerce dans ſa circulation, le génie de l'induſtrie dans ſon eſſor, les manufactures dans leur développement. Plus de ces dépenſes extraordinaires, dont la multitude des impôts ſurchargeoit le commerce. Le prix des matieres

premieres, de la main-d'œuvre, diminue ; le prix des denrées, des marchandiſes ſuit le même cours, tout ſe met au niveau ; & l'Anglois qui ne devoit qu'à ſes forces la préférence que les étrangers donnoient à ſes marchandiſes, la devra aux avantages ſeuls qu'il offrira.

Cependant il ne faut point nous faire illuſion : malgré ces changemens, ces réformes, je ne puis eſpérer de remonter à la place dont les derniers événemens m'ont fait deſcendre. La France doit dominer à ſon tour, & je dois lui réſigner ma grandeur.

Je l'inſtitue donc ma légataire univerſelle, quoiqu'elle m'ait ſouvent maltraitée. Je lui pardonne le mal qu'elle m'a fait, en faveur de ſes bonnes intentions pour le bien général. Je lui abandonne mon empire ſur les mers, le premier rang entre les puiſſances Européennes, & je partage avec elle mon commerce avec les Américains. Mais ſi, du ſein de mon malheur,

mes conſeils peuvent encore lui être utiles, je lui dirai : Vous voilà parvenue à humilier une puiſſance rivale depuis un grand nombre de ſiecles : vous voilà remontée au rang que je vous avois enlevé. Profitez de mes fautes, connoiſſez, évitez les écueils contre leſquels mon orgueil imprudent a échoué. La nature a mis des bornes à la grandeur humaine : ſi l'ambition inſenſée les franchit, elle ne trouve qu'un abyme. Il ne faut pas ſe flatter de faire toujours illuſion. Les états applaudiſſent à vos ſuccès, parce qu'ils voient votre modération ; ils en deviendront jaloux, s'ils voient que vous en ſoyez vous-même éblouie ; ils deviendront vos ennemis, ſi vous voulez en abuſer : vos forces ne ſuffiront pas pour en triompher, vous vous épuiſerez. Rome s'eſt élevée par des guerres, la guerre alors nourriſſoit la guerre ; mais tout eſt aujourd'hui changé. La conſtitution univerſelle de l'Europe s'oppoſe à la poſſibilité des conquêtes.

Le ſouverain qui a la manie d'être conquérant, s'affoiblit même par ſes ſuccès ; & les plaies ſecretes qu'il fait à ſon état, le mettent bientôt près du tombeau. Voilà le ſort qui menace toutes les puiſſances ambitieuſes : en vous expoſant aux mêmes dangers, vous aurez le même ſort. La ſageſſe, la modération, la bienfaiſance vous ſoutiendront au contraire dans la place éminente que vous devez occuper. Voilà les ſages conſeils que mes miniſtres auroient dû me donner au commencement de cette fatale guerre, & je ne ſerois pas réduite à faire aujourd'hui mon teſtament. Mais lord North aimoit mieux me cajoler, applaudir à mes fantaiſies ; il me traitoit comme un corps vigoureux, tandis que ſous un air d'embonpoint je cachois toutes les infirmités de la décrépitude.

Si la France veut ſuivre le contre-pied, elle ſera toujours aſſez puiſſante pour tenir la balance entre tous les états Européens ; mais elle ne ſera

jamais aſſez forte pour leur donner des loix, elle trouveroit un tombeau dans ſa gloire. La manie d'établir beaucoup de colonies lui ſeroit auſſi funeſte que celle des conquêtes. Toute colonie eſt une excreſcence du corps politique, qui finit par le ronger. Je me ſuis épuiſée pour ſoutenir celles que j'avois en Amérique, & leur déſertion me met à deux doigts de ma ruine. Quelques comptoirs aux Indes orientales ſervant en même temps d'aſyle pour les vaiſſeaux, d'entrepôt pour les marchandiſes, doivent ſuffire à ſes vues : de grands établiſſemens exigent de grandes dépenſes, & ces dépenſes épuiſent les états. Qu'elle s'inſtruiſe par l'hiſtoire des malheurs de ſa compagnie des Indes qui, malgré le génie de Colbert, l'appui de Louis XIV, le crédit que lui donna le ſyſtême de Law, a fini par s'écrouler, ouverte & léſardée de toutes parts, ſans avoir jamais pu compenſer en aucun moment ſes pertes par des profits réels. Cet exemple

& cent autres inſtruiront utilement le jeune prince qui gouverne la France, & ſa modération annonce qu'il ſera aſſez grand pour dédaigner la manie des conquêtes.

Léguer Gibraltar à l'Eſpagne, c'eſt lui faire une reſtitution de conſcience; car je ne l'ai eu originairement qu'à titre de dépôt. Son port ma ſervi aſſez long-temps pour inonder l'Andalouſie de mes tabacs de contrebande. Mais cette clef de la Méditerranée me coûtoit (27) prodigieuſement à entretenir: au fonds je n'en vois pas la grande utilité. Pour vendre mes draps au Levant, je n'ai beſoin ni d'eſcadres, ni de forts pour protéger mon commerce contre les Européens ou les Africains. L'empereur de Maroc, en dépit de l'alcoran, commence à être un peu raiſonnable ſur l'article du chriſtianiſme. En établiſſant une bonne légiſlation, il tirera ſes ſujets de l'infame

(27) Depuis 1704 juſqu'en 1725, elle a coûté 6,000,000 livres ſterlings.

métier de pirates, qu'ils exercent au nom de Dieu & du prophete. Maroc ſera plus peuplé, plus heureux, & les incirconcis l'en aimeront davantage.

Il eſt clair que l'Eſpagne doit avoir part au commerce de mes ex-colonies ; mais pour en profiter, elle a de grands établiſſemens à faire ; elle a ſes dix royaumes à repeupler, l'agriculture à relever, des manufactures à former. La France jouit de tous ces avantages, dont elle manque, & doit conſéquemment la laiſſer loin d'elle dans la carriere du commerce. Si l'Eſpagne oſoit faire quelques grands ſacrifices, elle pourroit monter au même rang ; mais ſes mines d'or enleveront toujours des milliers de bras au commerce & à l'agriculture, & ces deux branches languiront tant qu'elle ne fermera pas la ſource des funeſtes tréſors du Potoſi. Que gagne-t-elle à les exploiter ? elle en tire de l'or, mais cet or n'apporte aucun avantage ni à elle-même, ni au public. Elle fait paſſer

tous les ans dans l'Europe une quantité considérable d'argent, sans en devenir plus opulente ; elle ne conserve sa domination aux Indes, qu'en se dépeuplant en Europe. Le public n'y gagne rien, puisqu'il est absolument égal de se procurer les mêmes denrées avec cent marcs ou avec un marc : il seroit même très-avantageux au genre humain d'avoir peu de métaux qui servent de gage d'échange. L'Espagne doit donc suivre mon exemple, & renoncer comme moi à la vaste *maison de campagne* qu'elle a en Amérique, qui sert de cachot aux malheureux Indiens, de gouffre pour les Espagnols : maison qui la dépeuple sans que ses mines l'enrichissent.

Qu'elle ne redoute pas cependant du Mexique ni du Pérou, le fatal abandon que j'éprouve de mes colons. Les Indiens sont depuis si long-temps apprivoisés au joug, que jamais le projet d'une révolte n'entrera dans leurs cerveaux abâtardis. Pour le bien de l'hu-

manité, la main habile des Loyoliſtes a façonné à l'eſclavage la tête flexible de l'automate du Paraguay, & les montagnards du Chili ne reſſemblent en rien à ceux du Mont Cenis, ni aux Marattes de Guzarate, qui viennent tout récemment de *burgoyner* à Poonak mes pauvres Anglois.

Dans la détreſſe où je ſuis réduite, je vois une foule de nations qui s'empreſſent de profiter de mes fautes, & de partager mes dépouilles. La Suede s'offre d'abord à ma vue. Brillante ſous Guſtave-Adolphe, elle donne des loix à l'Allemagne, regle le ſort de l'Europe dans la guerre de trente ans. Elle jouit encore d'un éclat éphémere ſous l'Alexandre du nord; mais malheureuſe pour avoir eu des rois qui n'étoient que guerriers, du deſpotiſme militaire elle tombe dans l'anarchie. La foible main de leurs ſucceſſeurs ne peut ſupporter le ſceptre; les ſujets ſe plaignent : audace d'un coté, foibleſſe de l'autre, hypocriſie dans

les deux partis, voilà ce qui caractériſe ce ſchiſme national. Mais l'anarchie n'a qu'un temps ; le prince triomphe ici ; le bonheur national reparoît ſous ce deſpote intelligent ; on commence à ſentir que la guerre n'eſt qu'un fléau qui écraſe également les vaincus & les vainqueurs, que le commerce eſt l'ame des états. La Suede tourne enfin les yeux vers le midi de l'Europe & les Indes ; & en proſcrivant de ſon ſein le luxe & les ſuperfluités, elle s'enrichit encore, en exportant chez l'étranger les productions de ſon ſol.

Dans ſon voiſinage, le royaume de Danemarck profite adroitement de mes démêlés. Ses ports ſur la Baltique ſont autant de ſources fécondes de richeſſes qui, diſtribuées par mille & mille canaux, vivifient inſenſiblement la maſſe ſi long-temps engourdie de cet empire ; que les Chriſtiern avec leurs verges de fer, n'ont fait qu'appauvrir & ruiner. Le Danois eſt peut-être

l'unique peuple qui jouiſſe d'un bon code de légiſlation ; & les ſoins que le gouvernement donne à l'encouragement de l'agriculture & des manufactures, préparent la voie à un commerce immenſe. Heureux peuple, ſi la fureur d'avoir des colonies lointaines ne le ſaiſit pas, & ſi ſon petit comptoir de Tranquebar aux Indes ne devient pas Pondichéry ou Madras ! L'accroiſſement dans ce genre annonce la maturité, & la maturité touche de près au tombeau.

La Pologne eſt loin d'être parvenue à ce degré, quoique la nature l'ait favoriſée d'une abondance étonnante de productions de premiere néceſſité, de mines utiles. Le gouvernement féodal, ſous lequel le peuple languit, met des obſtacles inſurmontables à l'induſtrie qui devroit en tirer parti, & rend nulle l'influence qu'elle devroit avoir dans les intérêts politiques de l'Europe. Dans d'autres gouvernemens, les baſſins de la balance penchent ou

d'un côté ou de l'autre ; mais ici il n'en exiſte pas même : les ſeigneurs y ſont tout, le peuple n'y eſt rien. Le roi lui-même n'eſt qu'un inſtrument créé, & dépendant de cette multitude de tyrans. C'eſt ainſi qu'une conſtitution vicieuſe anéantit toutes les facilités phyſiques que prodigue la nature à ce malheureux pays. Sans doute par ſon commerce extérieur, ſi le génie de la liberté le développoit, il pourroit le diſputer aux premieres nations de l'Europe. En enviſageant les choſes ſous cet aſpect, il auroit peut-être été à ſouhaiter pour ſon bonheur, que les puiſſances qui l'ont démembré, ne ſe fuſſent pas bornées à ſon démembrement.

Le coloſſe qui éleve ſa tête altiere dans le nord de l'Europe, qui m'a ſouvent prêté ſon utile appui, dont j'ai en vain invoqué le ſecours dans cette guerre malheureuſe ; ce coloſſe tiré de la pouſſiere par Pierre premier, ébauché par la femme célebre qui lui ſuc-

céda, perfectionné par celle qui tient aujourd'hui les rênes de cet empire ; ce coloſſe eſt encore loin d'être redoutable. La Ruſſie a des déſerts immenſes, il faut les peupler. Les payſans gémiſſent encore ſous le ſervage féodal, & par conſéquent l'agriculture languit ; les arts appellés à grands frais des autres pays, ſemblent ne pouvoir prendre racine ſur ce ſol ingrat. Le commerce dans les villes eſt embarraſſé par mille entraves, le gouvernement eſt lui-même le premier marchand ; en un mot, les ſeigneurs y ſont trop puiſſans, & le peuple y eſt encore trop dégradé. Sans doute le génie de Catherine effacera ces défauts eſſentiels dans l'adminiſtration de ce pays, anéantira les chaînes, ouvrira des canaux au commerce. Alors la Ruſſie pourra avoir quelque influence dans les affaires politiques & de commerce du midi de l'Europe ; mais juſqu'à cette époque, dont la date ſe perd dans un avenir lointain, elle doit s'interdire

de vaſtes entrepriſes dans les pays éloignés, elle y pourroit ſuccomber. Attentive à ſa navigation dans la mer Noire, elle doit uniquement s'en occuper, abandonner, par exemple, Azoph, dont le port n'eſt point aſſez commode, en établir un à Tangarow ou ailleurs, profiter en un mot de tous les avantages que lui offrent le Don & le Dnieper, & s'inquiéter peu quel marchand voiturera de l'indigo ou du tabac pour les voluptueux habitans des parties méridionales.

Je lui dois ces bons conſeils pour la bonne amitié qu'elle m'a vouée ; & ſi elle ſuit les principes de la ſaine politique, elle s'abſtiendra toujours de jouer un rôle dans les guerres méridionales. La perfection de ſa légiſlation intérieure doit attirer la moitié de ſon attention, & elle doit donner l'autre aux mouvemens des états qui l'avoiſinent.

La Turquie eſt de ce nombre. La molleſſe de ſes ſultans, l'incapacité de

ſes viſirs ſemblent devoir y perpétuer des orages que l'apathie des peuples & leur goût pour le plaiſir devroient en éloigner. A peine ſortie d'une guerre ruineuſe, entrepriſe pour le ſtérile honneur de donner un roi à des brigands, la Porte s'eſt trouvée ſur les bras un ennemi terrible. Les Perſans ſe ſont emparés de Baſſora, ont menacé l'Arabie : d'un autre côté, la Syrie s'eſt révoltée ; l'Egypte, déchirée par la tyrannie des beys, a ſecoué le joug, & le redoutable capitan-bacha eſt occupé aujourd'hui à ſubjuguer les brigands qui déſolent l'ancien Péloponeſe. Tant il eſt vrai qu'il eſt de la deſtinée des grands empires de ne pouvoir jouir long-temps de la paix. Tout état doit donc craindre ſon accroiſſement ; & partant de ce principe, la Ruſſie doit plus être occupée du ſoin de peupler ſes déſerts que de les étendre.

On a accuſé de cette ambition d'agrandiſſement les deux empires qui tiennent aujourd'hui la balance en Alle-

magne. Elle fut long-temps plongée dans l'anarchie & l'ignorance ; elle étoit alors déchirée par mille petits tyrans ſous le nom de princes & de barons. Sous Charles V, l'Autriche tendoit ſans doute à la monarchie univerſelle. Un cardinal, miniſtre de France, s'unit avec des proteſtans, pour écraſer cette puiſſance catholique. Ce n'eſt pas la premiere inconſéquence religieuſe qu'offrent dans ce genre les faſtes du monde. On a vu des papes ſe liguer avec le Turc pour écraſer la France. L'Allemagne perdit dans la guerre de 1630 la prépondérance que lui avoient acquiſe les victoires & les intrigues de Charles V ; elle fut humiliée, dégradée à la paix de Weſtphalie. C'eſt la même hiſtoire aujourd'hui, le nom ſeul eſt changé ; mais s'il faut rendre juſtice à la vérité, depuis cette paix la maiſon d'Autriche a perdu de ſes domaines, loin de les étendre : elle a perdu à la paix de

1738 deux (28) royaumes ; au traité de Belgrade, des places importantes ; à celui de Breſlaw, la Siléſie ; à celui d'Aix-la-Chapelle, pluſieurs (29) duchés. Il eſt vrai que, pour ſe dédommager de ces pertes, elle s'eſt arrangée avec deux autres puiſſances, pour une partie de la Pologne qui étoit à ſa convenance, & dont conſéquemment le droit des gens ou du plus fort, ce qui eſt ſynonyme pour les ſouverains, l'autoriſoit à s'emparer. Il eſt vrai que depuis ce temps elle n'eſt occupée que du ſoin d'ouvrir des canaux à ſon commerce extérieur : Oſtende, Trieſte lui offrent des facilités pour ce projet. Elle s'eſt liée à la vérité par le (30) traité de 1731 ; mais quand une puiſſance eſt à l'agonie, reſpecte-t-on de pareils traités ? C'eſt la force

---

(28) Les royaumes de Naples & de Sicile, Belgrade, Sabach, &c.

(29) Les duchés de Parme & de Plaiſance.

(30) Qui interdit le commerce des Indes orientales aux Pays-Bas.

qui les fait, c'eſt elle encore qui les rompt.

L'Europe ne doit point s'alarmer ſur l'agrandiſſement momentané que procureroit cette nouvelle opération à l'Allemagne. Elle l'a trop long-temps regardée comme le centre de ſes intérêts politiques, elle a trop long-temps cru que du moindre de ſes mouvemens dépendoit ſa deſtinée. Non, l'Allemagne ne ſera jamais redoutable tant que, comme l'empire du grand Mogol, elle aura tant de nababs ſouverains. La multiplication des petites branches du gouvernement féodal facilite la conquête à l'étranger, & s'oppoſe à l'agrandiſſement de l'état : conſtitution admirable, ſuivant les publiciſtes Allemands; car le chef des confédérés ne peut rien, puiſqu'ils ſont rarement unis, & le peuple y peut encore moins, parce que l'auguſte baron qui le domine, l'écraſe pour fournir à l'utile entretien de ſes équipages, de ſon théatre & de ſon luxe.

Le grand politique qui regne à Berlin, voit ma chûte ſans s'émouvoir ; ma grandeur lui fut jadis utile, il en profita. Les rôles ſont aujourd'hui changés : il n'étoit alors que guerrier, il veut devenir commerçant, & ma puiſſance maritime avoit droit de l'effrayer. Quoiqu'il me renie, je ferai ſon éloge. Ce génie ſingulier étoit né pour faire des miracles. Sans hommes, il eut des ſoldats ; ſans ſavans, il eut des académies ; ſans matieres premieres, ſans denrées, il veut être commerçant. Il le ſera, je lui prêterai même les mains pour achever de le ruiner ; car malgré ſon air d'embonpoint, il joue la ſanté. Avec deux ou trois ports ſur l'Océan, des établiſſemens dans les deux Indes, la Pruſſe aura encore quelques éclairs, & rentrera dans ſon premier état. Celui dont elle jouit eſt contre nature. Qui n'a qu'un million d'hommes, dit Monteſquieu, ne peut entretenir 100000 hommes de guerre ; & un peuple dont le terrain eſt ingrat, ne

peut jamais s'élever à un degré ſtable de gloire dans le commerce. La Hollande reſſent aujourd'hui la vérité de ce principe. Elle eſt née par un miracle, & ſe ſoutient par des miracles continuels ; ſans fonds, elle eſt devenue propriétaire ; ſans richeſſes primitives, elle eſt la puiſſance la plus opulente de l'Europe. Humble à ſon berceau, elle fut favoriſée par tous ſes voiſins ; elle les combattit quand le temps eut fortifié ſon bras, parce que l'ingratitude n'eſt point un crime dans le code politique. Son éclat éblouit lors de ſes premieres conquêtes dans les Indes. Triomphant de tous ſes rivaux, elle attira tout le commerce dans ſon ſein. Mais il n'eſt qu'un temps pour le preſtige. Son exiſtence politique tend vers ſon déclin. Toutes les puiſſances de l'Europe s'éclairant ſur leurs intérêts, n'empruntent plus la main de l'adroit Hollandois pour acheter & pour vendre. La France va partager avec elle l'impôt qu'elle tire des

Européens

Européens pour les épices dont elle croyoit être la propriétaire excluſive. Sans le capital immenſe dont elle jouit, ſans ſon économie, ſans ſon adreſſe à diminuer ſes gains pour conſerver toujours ſon commerce de factorerie, les Provinces-Unies n'exiſteroient déja plus. Les vices eſſentiels qui naiſſent de la combinaiſon défectueuſe de ſes pouvoirs, accéléreront ſa chûte. Sans Stathouder, elle tend à l'oligarchie; avec un Stathouder, elle tend vers l'eſclavage. Entourée de puiſſances jalouſes & ſurveillantes, elle ſe voit arracher chaque jour un fleuron de ſa couronne, & mourir lentement. Plus ſage que moi dans ſes ſuccès, elle aura vécu plus long-temps que moi; graces à ſa modération.

Parlerai-je ici de cette Italie qui ſubjugua jadis tout l'univers? Son tour dans le grand cercle des événemens eſt évanoui depuis long-temps; le deſpotiſme, ſeul point ſur lequel s'accordent tous ces petits états entre

lesquels elle est divisée, y étrécit nécessairement les esprits. Les grands objets de politique sont interdits à leur examen, ils se fixent entiérement sur les arts de frivolité, & l'Italien semble n'avoir d'existence que quand il donne un coup de ciseau ou fredonne une ariette.

Venise & Gênes ont cependant joué autrefois un grand rôle sur le globe. L'aristocratie qui a prévalu dans la premiere république, a causé sa perte en éteignant le patriotisme. Dans ses beaux jours, elle eut de fortes armées, parce qu'elle étoit opulente; de bons soldats, parce qu'il y avoit une patrie; de bons politiques, parce qu'il en naît par-tout où la science est le chemin des dignités. Elle se maintint contre la ligue formidable de Cambray; mais son commerce immense qui étoit alors son premier nerf, étant anéanti, elle s'est évanouie à petit bruit; les nobles se sont emparés des débris de sa puissance expirante; le peuple dégradé

aime ſes chaînes, pourvu qu'il ait du pain & des ſpectacles, ce qui eſt le dernier état de l'être moral. Enfin l'on ne parleroit pas de Veniſe, ſi ſon inquiſition civile ne donnoit quelquefois le ſpectacle affreux de cruautés inutiles.

Il exiſte cependant une puiſſance qui eſt de quelque poids dans la balance politique de l'Europe, & à un ſingulier titre. La Suiſſe, ſans productions premieres, ſans manufactures, forcée de vivre du ſang de ſes peuples qu'elle vend, comme l'Africain vit du prix de ſes enfans qu'il vend pour l'eſclavage, la Suiſſe a acquis une certaine prépondérance par la terreur qu'elle inſpire quand elle ſe penche d'un côté, par la bonté de ſa conſtitution, par la conſidération qu'inſpirent ſes mœurs, ſon déſintéreſſement, ſon eſprit de neutralité. Elle la perdra avec ſon exiſtence, ſi le luxe, ſi la manie des manufactures, du commerce, pénetre chez elle, ſi elle veut entrer dans les querelles politiques de l'Europe. Ce qui

pourroit élever une puiſſance maritime, la perdroit. Son ſol doit lui faire la loi ; pauvre, elle doit reſter pauvre ſi elle veut être libre. Sparte ne périt que pour avoir outre-paſſé cette limite.

Cette fureur de franchir les bornes que la nature leur donne, a perdu preſque tous les états ambitieux. Voyez le Portugal, que l'eſprit romaneſque d'un de ſes rois lança quelque temps hors de ſa ſphere. Il a brillé quelques inſtans, pour retomber preſqu'auſſitôt dans le néant ; ſes émigrations, ſes colonies l'épuiſent. Tous les corps politiques ont donc leurs phaſes comme les corps céleſtes. Je ne dois donc pas me plaindre de ma ruine, elle étoit inévitable. Il eſt de la nature des choſes que les états finiſſent auſſi bien que les individus ; tout ce qu'ils pourroient eſpérer, ce ſeroit une plus longue durée. L'enchaînement des cauſes & des effets a produit ici une eſpece de fatalité que la prudence humaine n'auroit pas pu détourner. Les colonies

ne pouvoient que devenir funeſtes à leur ſource, & détruire ceux à qui elles devoient le jour. Sorties de l'enfance & mûries par l'âge, elles ſecouent toute dépendance. On pouvoit prévoir cette fatale époque. L'Angleterre & l'Amérique, ainſi que des bulles d'eau qui flottent ſur la ſurface, ſe conſervoient ſéparées, & n'attendoient que le premier choc pour que l'une des deux fût détruite. En conſultant la carte du globe, en comparant la grandeur, la force de la fille, à la petiteſſe, à l'infirmité de la mere, il eſt clair que le coup mortel de la ſciſſion devoit porter ſur cette derniere.

Le luxe & le goût des jouiſſances qu'il entraîne inévitablement, avoit d'ailleurs perverti les mœurs de ſes habitans ; l'amour des plaiſirs avoit amolli le courage des guerriers ; l'ivreſſe cauſée par des ſuccès momentanés, troublant toutes les têtes, avoit porté l'inſolence au comble, & irrité toutes les puiſſances ; ſon imprudence, ſes

excès lui avoient ôté ſes alliés ; le patriotiſme, en un mot, & toutes les vertus s'éteignoient ici, lorſqu'elles renaiſſoient en Amérique. Quel ſuccès attendre d'après ce parallele où j'avois tous les déſavantages contre moi !

Il ne falloit donc pas vouloir réaliſer un vain projet de domination ; mais il falloit faire enſorte que les Américains trouvaſſent leur intérêt à être nos fideles alliés, nos meilleurs amis ; il ne falloit pas les effrayer, les aliéner par des eſcadres & des armées ; il falloit les ramener par la douceur, les abandonner à eux-mêmes, renoncer à tout ſyſtême coërcitif, & ſe borner aux liens bien plus ſolides d'un commerce éternel.

S'ils ſavent profiter de la fortune, quel rôle brillant ils joueront ſur ce globe ! *O fortunati nimiùm, ſua ſi bona nôrint !* La nature leur a donné avec profuſion tous les articles néceſſaires à la vie ou à la défenſe, tous les articles de ſuperfluité. Le chanvre croît

chez eux en abondance, leur fer eſt d'une qualité ſupérieure, le terrain eſt par-tout vierge, & ne demande que des mains actives. En honorant l'agriculture, en élevant des manufactures, en ſoutenant leur marine, ne feront-ils pas la loi à ces vieux regrattiers de l'Europe, dont les goûts blaſés ont ſans ceſſe beſoin de toutes les productions de l'Inde ?

Après avoir détaillé mes diſpoſitions, il eſt juſte que je remercie les généreux Anglois qui dans cette guerre ont prêté leurs mains pour lier celles des Américains.

Je commencerai par toi, brave Keppel. Je t'eſtime avec toute l'Europe ; mais pour te parler franchement, ſi tu te bats bien, tu fais mal tes relations. Il y a je ne ſais quoi de louche dans tes deſcriptions, on ne ſauroit les éclaircir. Tu parles de victoire, & tu viens en hâte chercher un abri dans mes ports ; tu prêtes une fugue aux François, & tu voles loin d'eux plus

vîte que l'éclipſe à Newmarket ; ton canon tue des milliers d'hommes, & ces hommes ſont tout-à-coup reſſuſcités : n'eſt-ce pas là un combat de bamboches ? Le théatre des parades change, on en joue une autre à Portſmouth : un de tes amis s'offre pour faire le paillaſſe à tes dépens. Cette ſcene burleſque a été ſur le point de devenir tragique. J'en aurois été marrie : heureuſement elle s'eſt terminée à l'ordinaire, par un perſiflage & un divertiſſement. De copieuſes libations de punch, des vitres caſſées, des caricatures ridicules, des paſquinades antiminiſtérielles ont dû ſatisfaire ta vengeance, & t'égayer ſur le char de triomphe que traînoient des chrétiens noblement métamorphoſés en montures ; tout étoit alors à la Keppel. Il n'eſt plus aujourd'hui queſtion de toi que dans quelques papiers publics, où les ſoudards gazetiers des miniſtres te rendent quelques-unes des cent mille & une nazardes que le peuple leur a

données pour ton compte. *Sic tranſit gloria mundi.* Si l'obſcurité & l'oiſiveté penſent à ton ame patriotique, change de catéchiſme, crois à l'intelligence de lord Sandwich, à la bravoure de lord George Germaine, à la ſobriété de Digby, & tu ſeras mis au nombre des élus. Ma fidelle chronique de Saint-James, qui t'appelle poltron, te groſſoiera un bon brevet d'immortalité : vois ce qu'elle a fait pour ton ennemi Palliſer, & juge de ce qu'elle pourroit faire pour toi.

Cependant, depuis que ce pauvre diable eſt reblanchi, malgré toute ma bonne volonté, je n'oſe l'expoſer ſur l'Océan. L'air de la mer & la vue des vaiſſeaux ennemis pourroient faire tomber le plâtre & le fard dont mes miniſtres l'ont barbouillé.

A toi, vaillant Burgoyne ! quand tu pérorois dans mon auguſte ſénat, il ſembloit que la victoire t'avoit donné parole auſſitôt que tu débarquerois en Amérique. Eh ! mon pauvre ami, la

fortune eſt une femme ; elle a fait tant d'infidélités aux François même, tout galans qu'ils ſont ! que n'en doit donc pas attendre un ruſtique Anglois ? tu croyois aller plutôt à une chaſſe de bêtes ſauvages, qu'à la conquête d'hommes valeureux. Traitant ces coquins d'inſurgens comme les marchands de chair humaine traitent les negres, comme l'ami de l'humanité Pizarre traita les Péruviens, tu lâchois ſur eux les ogres qui s'intitulent ſauvages : tu t'amuſois à leur voir faire l'exercice ſur l'occiput des vaincus, à leur voir enlever leſtement leur chevelure avec le tomawack. Auſſi doux dans le ſervice qu'un vieil Allemand, auſſi prudent qu'un jeune François, auſſi modeſte qu'un Ecoſſois, tu parois, & tu es pris ! Loué ſoit ton généreux adverſaire qui ne te renvoya pas ſans culotte, comme le vainqueur de Narva renvoya les Moſcovites ! J'ai entendu ton apologie, & je vois que tu te bats mieux à Weſtminſter qu'à Saratoga.

Ton adverſaire le preux de Minden n'eſt pas ſi revêche qu'Arnold ; ne crains rien de ſa colere. Les Anglois ne ſe ſoucient pas, pour la gloire nationale, de cribler avec des balles de fuſil le crâne d'un mauvais officier de terre. Je te promets d'ailleurs l'immortalité. Ton nom remplacera dans les faſtes de l'hiſtoire celui de Varron ; & Saratoga ou la Bourgoynade fera oublier dans les proverbes, les fourches caudines. Que fais-tu donc en Amérique, fameux Byron ? Tu n'accuſeras pas au moins tes bons amis à Londres de ne pas bien verniſſer tes hauts faits. Si tu te repoſes à Sainte-Lucie, tu obſerves l'ennemi, tu médites quelques grands projets. Si tu fais des promenades ſur l'eau, ce ſont des victoires à chaque pas. Si tu perds quelques frégates, ce ſont de vieilles nacelles pourries, dont tu fais préſent aux François. Si le brave Macartney rend la Grenade ſans tirer un coup de canon, c'eſt par humanité, pour

ménager le ſang précieux des Anglois. Si tu laiſſes prendre à ta vue la Dominique, Saint-Vincent, la Grenade; es bons miniſtres qui, comme Pangloſs voient tout en bien, s'écrient en chorus, tout eſt bien! Le *Morning poſt*, la gazette des vérités, répete, tout eſt bien: ce ſont des îles onéreuſes, & cela eſt clair; car ces deux îles qui, depuis 1763, ont quadruplé leurs produits, leurs exportations, ne pouvoient que m'être à charge: l'air en eſt d'ailleurs mal-ſain. Enfin, ſi tu te laiſſes battre, c'eſt que la partie n'étoit pas égale. Si tu perds des milliers d'hommes, tu fais l'inverſe du financier Turcaret; un ou deux zéro de moins te mettent au pair. Si tu quittes le champ de bataille, ſi tu fuis, ſi tu te caches, ta plume officieuſe fait élever auſſitôt un vent contraire qui, réprimant ta fougue conquérante, te force à aller te cacher; vent qui a ſoin de ne point toucher ton ennemi.... Avouons au moins, mon cher Bravache,

que ſi tu ne brilles pas par tes belles actions, tu fais de belles relations ; cela a toujours ſon prix. On éblouit avec ces images les bons bourgeois de la Tamiſe, qui ſe mêlent de critiquer les généraux qui ne font rien.

Ce dernier mot t'appelle naturellement ſur la ſcene, pauvre amiral goutteux. Après vingt ans d'un repos bien employé à Greenwich pour élever ta fortune, que venois-tu faire dans cette maudite galere ? L'image du ſort de Keppel n'a donc pas effrayé ton courage, ni éteint dans tes veines le feu du patriotiſme. Tu n'as donc pas craint de ſervir, comme Byng, de bouc émiſſaire ſacrifié pour la gloire nationale, ſi elle recevoit quelque échec ſous ton commandement. Tu ſavois apparemment que dans le pays où tous les hommes ſont égaux, où tous ſont ſubordonnés à la loi, il n'en eſt point pour les favoris des miniſtres. Tu ſavois que cette terrible loi martiale, ſi fatale à quelques chefs du

parti antiminiſtérialiſte, reſpectoit les barrieres du palais de Saint-James. Tu ſavois que, vainqueur, tu ſerois prôné; que, vaincu, tu le ſerois encore; & qu'un ruban ou qu'un bon brevet te conſoleroit de ta défaite, & des épigrammes du peuple. Ton eſpoir n'a point été trompé. La caravane glorieuſe que tu viens de faire, s'eſt embellie ſous le pinceau des ſecretaires de la renommée, ſoudoyés par la cour. Fugitif ſur nos côtes, on t'a nommé Fabius le temporiſateur; on a mis ſur le compte de ton habileté, ce qui n'étoit peut-être que le fruit du haſard; & ton adreſſe à éviter le combat avec les flottes combinées, n'a été que pure délicateſſe de ta part; car ſi un Anglois doit battre quatre François & ſix Eſpagnols, ſuivant le calcul fondé en raiſon & en expérience, du très-modeſte commodore Johnſtone, il n'y auroit pas eu de nobleſſe à combattre les flottes combinées, puiſqu'il n'y avoit que deux vaiſſeaux ennemis contre un. La

victoire (car elle étoit infaillible ſuivant le prophete du *Morning poſt*) auroit déshonoré mon nom... (31)

Brave commodore, j'admire ton amour pour la liberté, qui va juſqu'au point de vouloir enchaîner tes freres les Américains. Tu n'as réuſſi chez eux qu'à te faire éconduire pour cauſe de ſéduction; tes promenades ſur les côtes de France ont fait rire les Pariſiens, qui rient de tout, & ne te regardent pas comme un Anſon. Mais conſole-toi : quand la guerre deviendra, comme l'a deſiré un ami de l'humanité, l'art d'effaroucher avec des épouvantails; quand la ſcience ſi compliquée des négociations ne ſera plus que l'art de ſéduire les maîtreſſes des chefs de parti, je t'aſſignerai une place diſtinguée parmi les héros & les heureux négociateurs.

Mon autre pacificateur, ton acolyte,

---

(31) Autrement, pour le françois, le commodore qui a lu la fable du renard & de la grappe, en donne une nouvelle verſion ici.

le comte de Carliſle, n'a pas beſoin de tant de conſolations. Je legue à ce petit damoiſeau une toilette & quelques bouteilles d'eaux de ſenteur, en lui enjoignant ſur-tout de ne jamais expoſer ſon viſage à l'épée brutale des Françoiſes.

Je legue au brave Macartney, pour le récompenſer d'avoir ménagé ſi précieuſement le ſang des Anglois à la Grenade, l'excellent livre de l'Ami des hommes.

Quant à ſon beau-pere, le lord B--e, l'ami de la liberté à la maniere écoſſoiſe, je lui legue les ouvrages de Machiavel. Une nouvelle édition corrigée par lui, n'éclairciroit pas peu le gouvernement anglois.

Je legue à mon miniſtre de la marine, lord S--ch, un traité d'arithmétique, pour apprendre à calculer le nombre de ſes vaiſſeaux.

Je legue à lord North... ou plutôt je ne lui legue rien; bien perſuadé que le bon homme, par affection pour

moi & mes reliques, s'empreſſera d'en faire la plus nombreuſe collection poſſible.

Je prie M. Tickle, (32) excellent faiſeur de caricatures, de ſe charger de faire les portraits de mes féaux & amés miniſtres & partiſans, qu'il rendra avec toute la vérité poſſible. Il peindra, par exemple, lord Weymouth, (33) regardant l'Eſpagne avec des lunettes briſées; lord North au milieu d'un incendie, garniſſant ſes poches des meilleurs effets; Digby ſouriant affectueuſement à un verre de claret; Fox, guindé ſur des treteaux, vendant ſon orviétan au peuple; lord Mansfield, ſortant d'une maiſon qui s'écroule, (34) &c. &c. J'entends que ces tableaux ſoient placés honorablement dans ma collection patriotique.

---

(32) L'auteur de l'*Anticipation* & de quelques autres brochures ingénieuſes.

(33) Lord W... ne ſe doutoit pas des diſpoſitions de l'Eſpagne, quand l'ambaſſadeur de cette cour lu annonça ſa déclaration.

(34) Alluſion à la retraite de lord Mansfield.

En finiſſant mon teſtament, je te dois des remercimens, éloquent (35) Gibbon. Ta plume élégante nous a donné une magnifique apologie de la conduite de mes miniſtres, bien ſaupoudrée de ſel contre la France. Si nous en étions encore au temps des preſtiges, mon cher auteur, tu aurois fait illuſion à toute l'Europe. Ton coloris eſt brillant, tes phraſes ſont bien arrondies, ton diſcours eſt bien ſymmétriſé, c'eſt grand dommage que tout ce bel édifice porte ſur un mauvais fondement. Tu voulois imprimer du reſpect à toutes les nations pour moi, en vantant mes fauſſes vertus; & dans le portrait que tu as fait, on n'a vu qu'une vieille prude qui cherchoit à recrépir ſes attraits délabrés d'un vernis uſé, qui reprochoit à ſes voiſines ces aimables vices de la jeuneſſe, dont le temps eſt paſſé pour

(35) M. Gibbon, auteur d'un excellent ouvrage ſur la décadence de l'empire romain, eſt l'auteur de la réponſe à l'expoſé de la cour de France.

elle. *Delicta juventutis meæ ne memineris.* Pour moi, tout en louant tes intentions, mon cher fils, je m'exécute de bonne foi. L'Europe ne me croiroit pas, ſi je tenois ton langage ; car à moins de fermer les yeux à la lumiere en palpant l'argument déciſif de Baſile, qui croira que la guerre actuelle eſt *une* (36) *guerre juſte & légitime ;* que l'*équité*, la *modération*, la *paix ont toujours réglé mes démarches ; que j'ai toujours reſpecté la ſainteté des ſermens ; que je n'ai jamais outragé par l'injuſtice ou l'inſolence de mes procédés, les puiſſances les plus reſpectables de l'Europe ; que je n'ai jamais prétendu régner en tyran ſur les mers ?* Comme avocat d'une méchante cauſe, tu pouvois farder un peu la vérité ; mais la violer, mais lui ſubſtituer de groſſiers menſonges, cela n'eſt ni décent ni adroit. Soyons enfin de bonne foi : puiſque mon ſecret eſt découvert,

(36) Paroles tirées de la replique à l'expoſé.

rougiſſons, mais ne diſſimulons pas ; oui, j'ai voulu régner ſur les mers ; oui, j'ai inſulté les puiſſances les plus reſpectables de l'Europe, au moment même où la politique m'engageoit à la modération. Tu demandes ſi cela eſt vraiſemblable. C'eſt un croc-en-jambe oratoire. Il y a bien des vérités qui n'ont pas l'air de la vraiſemblance, & celle-là eſt du nombre. Mes miniſtres jetés hors de leur ſphere, n'ont plus qu'une politique déréglée. Le ſilence foudroyant de toutes les puiſſances, autrefois mes amies, qui refuſent aujourd'hui d'embraſſer ma cauſe, prouveroit ſeul que mon orgueil les a toutes irritées, quand d'ailleurs l'univers ne retentiroit pas de leurs réclamations ſur les atteintes réitérées que mes vaiſſeaux de guerre & mes armateurs ont portées aux liens qui nous uniſſoient. Je crains bien que la ſatire que tu fais de la France, n'ait le ſort de mon apologie. Tu attribues cette guerre à ſon ambition. Mais a-t-elle manifeſté

le deſir des conquêtes ? Ses marchands ont de bons draps & d'excellens vins. Ils offrent d'habiller & d'enivrer les Américains à meilleur marché que mes Anglois. Maintenant que mes yeux ſont deſſillés, je ne vois rien dans ce projet qui bleſſe le droit des gens ; & s'il étoit léſé par quelqu'un, ce ſeroit par les honnêtes regrattiers de la Tamiſe, qui veulent forcer leurs amis, leurs freres d'Amérique, d'acheter chérement leurs marchandiſes, & de s'empoiſonner chérement avec un vin étranger qu'ils frelatent. On ne te croira pas davantage, mon cher Démoſthene, quand tu avances hardiment que *la France ne doit pas ſe vanter du ſuccès des opérations militaires, que ſes victoires n'exiſtent que dans les gazettes.* Je vois que l'habile lord Sandwich t'a communiqué ſon ſecret ; ſur ton papier tu eſcamotes des îles, comme il eſcamotoit des vaiſſeaux françois en parlement. Ce *charlataniſme eſt adroit*, mais il n'eſt pas toujours heureux. Je

voudrois bien que ton pirrhoniſme me prouvât que la perte des îles de la Dominique, de Saint Vincent, de la Grenade, n'eſt plus qu'un trio de contes bleus ; que la priſe de tant de vaiſſeaux anglois, de tant de frégates, n'eſt qu'une chimere ; que la défaite de ce pauvre Byron n'eſt qu'une fable ; que ce redoutable Paul Jones n'eſt qu'un héros de roman. Ah ! mon ami, je me défie de l'optique du cabinet de Saint-James ; il me rend mal les objets lointains. Au delà de la Manche, les hommes y paroiſſent ſous la forme imperceptible de Lilliputiens ; en deçà tout eſt giganteſque. Si tes yeux ſe ſervent quelquefois de cet optique, comment n'y as-tu pas vu les préparatifs formidables pour une deſcente ? Peut-être ce téleſcope miniſtériel, par une vertu magique, peint-il cet armement comme la comete de 1762, qui, pour faire un tour aux prophetes aſtronomes, eut la méchanceté de ne point paroître. Mais crois-en mes lumieres, cet arme-

ment n'eſt point un épouvantail, l'orage va crever, ſi les miniſtres ne le préviennent. Tu te récries avec eux ſur la perfidie des *agens ténébreux du congrès*. Ténébreux ! Ils ne l'étoient pas quand on leur faiſoit des propoſitions pour les détacher de la France. On les careſſoit peut-être encore... Mais ne découvrons point des myſteres... Je ſuis à la fin de mon rôle : tu as bien joué le tien ; car il ſera difficile *de détruire les fantômes que tu as créés, & de répondre d'une maniere nette & préciſe au langage de la déclamation.* Cependant quitte ce perſonnage aviliſſant, la fauſſeté n'eſt pas faite pour toi. Tacite auroit rougi d'être l'apologiſte de Séjan.

F I N.

77-182

E780
B859+2

35